UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01328389 0

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

JEAN DE LA FONTAINE

LES CLASSIQUES POPULAIRES

Publiés sous la direction de M. Emile FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Prix de chaque volume, broché. . . . . . 2 »
— — *cart. souple, tr. rouges.* 2 75

Chaque volume contient de nombreuses illustrations.

HOMÈRE, par A. Couat, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.

HÉRODOTE, par F. Corréard, professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne, 1 vol.

PLUTARQUE, par J. de Crozals, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

DÉMOSTHÈNE, par H. Ouvré, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1 vol.

CICÉRON, par M. Pellisson, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 vol.

VIRGILE, par A. Collignon, professeur à l'Université de Nancy, 1 vol.

DANTE, par Edouard Rod, 1 vol.

LE TASSE, par Emile Mellier, agrégé de l'Université, inspecteur d'Académie, 1 vol.

CERVANTÈS, par Lucien Biart, lauréat de l'Académie française, 1 vol.

SHAKESPEARE, par James Darmesteter, professeur au Collège de France, 1 vol.

GŒTHE, par Firmery, inspecteur général de l'Instruction publique, 1 vol.

LA POÉSIE LYRIQUE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par L. Clédat, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.

LE THEATRE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par Le Même, 1 vol.

LES CHRONIQUEURS, par A. Debidour, inspecteur général de l'Instruction publique.
Première série : *Villehardouin; — Joinville*, 1 vol.
Deuxième série : *Froissart; — Commines*, 1 vol.

RABELAIS, par Emile Gebhart, de l'Académie française.

RONSARD, par G. Bizos, 1 vol.

MONLUC, par Ch. Normand, docteur ès Lettres, professeur agrégé d'histoire au Lycée Condorcet, 1 vol.

MONTAIGNE, par Maxime Lanusse, docteur ès Lettres, professeur agrégé au Lycée Charlemagne.

CORNEILLE, par Emile Faguet, de l'Académie Française.

LA FONTAINE, par le même, 1 vol.

MOLIÈRE, par H. Durand, inspecteur général honoraire de l'Université, 1 vol.

RACINE, par Paul Monceaux, professeur de rhétorique au Lycée Henri IV, docteur ès Lettres, 1 vol.

BOILEAU, par P. Morillot, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

Mme DE SÉVIGNÉ, par R. Vallery-Radot, lauréat de l'Académie française, 1 vol.

BOSSUET, par G. Lanson, professeur à la Sorbonne, 1 vol.

FÉNELON, par G. Bizos, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.

LA BRUYÈRE, par Maurice Pellisson, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 vol.

SAINT-SIMON, par J. de Crozals, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

RETZ, par Ch. Normand, 1 vol.

LA ROCHEFOUCAULD, par Félix Hémon, inspecteur général de l'Instruction publique.

PASCAL, par Maurice Souriau, professeur à l'Université de Caen, 1 vol.

MONTESQUIEU, par Edgar Zevort, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

LESAGE, par Léo Claretie, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres.

VOLTAIRE, par Emile Faguet.

J.-J. ROUSSEAU, par L. Ducros, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix, 1 vol.

BUFFON, par H. Lebasteur, professeur agrégé des Lettres au Lycée de Lyon, 1 vol.

FLORIAN, par Léo Claretie, professeur agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 vol.

ANDRÉ CHÉNIER, par Paul Morillot.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par de Lescure, 1 vol.

CHATEAUBRIAND, par A. Bardoux, membre de l'Institut, 1 vol.

VICTOR HUGO, par Ernest Dupuy, inspecteur général de l'Instruction publique, 1 vol.

LAMARTINE, par Edouard Rod, 1 vol.

BÉRANGER, par Ch. Causeret, agrégé de l'Université, docteur ès Lettres, inspecteur d'Académie.

AUGUSTIN THIERRY, par F. Valentin, professeur agrégé d'histoire, 1 vol.

MICHELET, par F. Corréard, professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne, 1 vol.

THIERS, par Edgar Zevort, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

GUIZOT, par J. de Crozals, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET, par A. Clayeau, ancien élève de l'École normale supérieure, 1 vol.

ÉMILE AUGIER, par H. Parigot, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, 1 vol.

Tous les volumes ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

3

D'après Rigault. *Gravé par Edelinck.*

5

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

LA FONTAINE

PAR

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ce volume est orné d'un portrait de la Fontaine, d'après Rigault, gravé par Edelinck, et de plusieurs reproductions de Fessard, graveur du XVIIIe siècle.

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, et adopté par la Ville de Paris pour ses Écoles communales

ONZIÈME ÉDITION

8334
17/91

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, rue de Cluny, 15

PQ
1812
F3

A Mlle MARIE-LOUISE COMTE

SON ONCLE AFFECTIONNÉ

E. F.

AVANT-PROPOS

En publiant cette nouvelle Collection des *Classiques populaires*, nous avons eu la pensée de donner aux enfants et aux jeunes gens une première idée des grands écrivains français, et, du même coup, les premiers traits d'une grande morale, générale, large, profonde, vraiment humaine.

Quelle sera la méthode ? donnerons-nous d'abord une notice sur un grand écrivain, puis des extraits de ses œuvres reliés par des analyses ? Il y aurait à craindre que la notice ne fût pas lue et que par suite les extraits ne fussent pas compris dans leur ensemble.

Ramenons toujours les choses pédagogiques

à la pratique naturelle, c'est-à-dire à l'usage familial. Un père de famille cause avec ses enfants. Il leur parle de respect filial et songe au *Cid*. Que fera-t-il ? Il dira qu'il y a eu un grand homme qui s'appelait Corneille, qu'il vivait à une certaine époque, qu'il a fait des pièces de théâtre nommées tragédies ; qu'il y en a une, entre autres, très belle, qui s'appelle le *Cid*, et il racontera le sujet. Puis il prendra le livre, et, tout en indiquant la suite et la conduite de la pièce, il lira les passages *les plus à la portée de l'enfance*.

Voilà précisément ce que nous nous proposons de faire. Un *entretien continu*, où s'introduisent, chemin faisant, naturellement et à leur place, *analyses*, *extraits et explications*, tel est le plan que nous suivrons pour chaque volume de notre collection.

EMILE FAGUET.

JEAN DE LA FONTAINE

CHAPITRE I.

POURQUOI LA FONTAINE EST UN GRAND ÉCRIVAIN POPULAIRE.

Les grands hommes ne sont pas toujours ceux qui ont rendu leur pays plus puissant, plus riche, plus armé contre l'étranger ou contre les fléaux de la nature.

Il y a beaucoup de façons d'être un bon Fran-

çais, et même d'être un grand Français. On peut l'être en défendant son pays par les armes ; on peut l'être en l'agrandissant par les découvertes de la science ou les inventions de l'industrie ; on peut l'être en inspirant à ses concitoyens de grands et bons sentiments, comme Malherbe, comme Corneille, comme Victor Hugo ; on peut l'être enfin, sans même avoir de très grandes idées, ni de très sublimes sentiments, savez-vous comment ? En aimant les petits, les faibles, les pauvres, ceux qui portent le poids de la vie, et qui ont leur lot de peines plus grand que les autres ; en les aimant, seulement ; car les petits sont comme les enfants : ils ont besoin qu'on les fortifie, qu'on les élève, qu'on les console, qu'on les protège ; mais avant tout, et plus que tout, ils ont besoin qu'on les aime.

C'est pour cela qu'ils témoignent leur reconnaissance plus vivement encore à ceux qui savent les aimer, qu'à ceux qui savent les rendre forts et habiles. Ils ont tort en cela, mais non pas tout à fait ; car ils sentent que l'affection dont on est l'objet est une force aussi, à la condition qu'on en soit digne, et qu'on y réponde : on prend ainsi l'habitude de compatir, la force d'aimer, et il n'y a pas de plus grande puissance, de plus grand appui ni de plus grande adresse pour les petits que de s'aimer les uns les autres.

Eh bien! le grand homme, dont nous nous entretenons aujourd'hui, est admirable par bien des talents et des aptitudes excellentes dont on vous parlera plus tard; mais il est grand et vaut qu'on l'aime parce *qu'il a aimé les petits*, à une époque où on ne s'en occupait pas beaucoup.

Il ne faut pas faire grand cas de ceux qui vont criant avec de grands éclats : « J'aime le peuple; je suis dévoué au peuple; je donnerais tout mon sang pour le peuple ! » C'est le travers d'aujourd'hui, et il faut savoir s'en méfier. Mais aussi, à l'époque où La Fontaine existait, on avait trop le défaut contraire. On y faisait de très grandes choses, on y servait et on y aimait le pays tout autant que de nos jours ; mais les petits, dont on usait pour accomplir les grandes choses dont je parle, on n'y songeait guère. On n'en parlait point dans les conversations des gens instruits; on ne faisait pas pour eux assez d'écoles, ni assez d'hôpitaux, ni assez d'asiles ; on ne faisait pas de livres pour eux, ni sur eux.

Un seul écrivain, un seul, a parlé d'eux avec vérité, avec un sentiment de justice et de compassion douce, avec affection ; et cet écrivain c'est La Fontaine. Il a aimé beaucoup de choses, et il dit lui-même qu'il aimait à peu près tout, qu'il était « *polyphile* », c'est-à-dire ami de tout ce que la nature a fait de beau; mais ce qu'il a aimé cer-

tainement le plus, après son art, ce sont les faibles et les opprimés. Il s'est plu à les peindre, ce que personne ne faisait autour de lui ; il les a plaints, il les a instruits, il les a consolés.

Voilà pourquoi nous nous arrêtons un moment dans la compagnie de cet homme charmant et bon, très malicieux et plein d'esprit, mais dont les malices mêmes sont douces et souriantes; qui ne savait pas haïr ; qui a connu admirablement les hommes, sans, pour cela, leur en vouloir, et qui dans toute cette grande nature qui nous entoure, qu'il admirait et qu'il chérissait tout entière, a aimé particulièrement les plus humbles, les plus dépourvus, les plus méprisés.

***

JEUNESSE DE LA FONTAINE

La Fontaine était né en 1621, en Champagne, à Château-Thierry. Ses parents étaient de petits bourgeois. Son père était maître particulier des eaux et forêts. Il fut élevé dans sa petite ville, presque à la campagne, courant souvent les prés et les bois, prenant le goût des choses des champs, des beaux ombrages, des eaux vives, des scènes rustiques, qu'il aima tant à peindre plus tard ; voyant monter péniblement par le chemin « sablon-

neux et malaisé » le « pauvre bûcheron tout couvert de ramée ; » guettant l'alouette « à l'essor », « dans les blés quand ils sont en herbe : » surprenant le lièvre qui songe en son gîte ; ravi du silence et de la paix qui règne sur les étangs et « leurs grottes profondes ; » suivant les bords des ruisseaux « quand l'onde est transparente ainsi qu'aux plus beaux jours, » ou quand d'aventure un léger vent « fait rider la face de l'eau ; » contemplant, « à l'heure de l'affût, » les lapins « l'œil éveillé, « l'oreille au guet, » « faisant leur cour à l'aurore, parmi le thym et la rosée. »

Ces choses l'enchantaient. Longtemps plus tard, c'est pour les peindre qu'il trouve ses plus beaux vers. C'est en y songeant qu'il s'écrie :

> L'innocente beauté des jardins et du jour
> Allait faire à jamais le charme de ma vie.

Il serait resté en effet dans ces lieux si chers. Mais le soin d'achever ses études le conduisit à Reims. Là il connut des jeunes gens instruits, amoureux des beaux livres et des beaux vers, qui le mirent en goût de lire les grands écrivains de l'antiquité. Il les lut avec un plaisir infini, et, de ce moment, il sentit que lui aussi était un poète, c'est-à-dire un homme capable de rendre en vers harmonieux, frappants et touchants ce qu'il y a de

beau et de tendre dans ce que tous les hommes admirent.

Dès lors il ne vécut plus que pour la poésie, et sa passion était si forte qu'elle lui fit commettre des fautes graves, qu'il ne faut pas cacher, dont on doit le blâmer, mais qu'on ne peut pas s'empêcher, tant il a eu un beau génie, d'oublier et de pardonner. On voulut lui faire adopter un état, il l'abandonna ; on voulut le marier, il se laissa faire ; mais il quitta bientôt sa femme, sans cesser, du reste, d'avoir pour elle beaucoup d'estime et même d'amitié.

Il vint à Paris, sans grandes recommandations, et comme au hasard. Il fut admirablement accueilli. Sa conversation était charmante avec les gens qu'il aimait, et il aimait les gens d'esprit et les gens du monde. Fouquet, qui était comme le ministre des finances de ce temps-là, le pensionna, à la charge d'une ballade par mois à rimer ; les nièces de Mazarin , et particulièrement la duchesse de Bouillon, lui firent fête. Le beau monde s'engoua de lui. Non qu'il fût alors un grand poète. Son génie ne se déclara que vers la quarantaine, à l'époque de la disgrâce de Fouquet ; mais il était délicieusement aimable dans un petit cercle de gens bien nés et qui savaient le mettre à l'aise. Il était enjoué avec un air de naïveté, et spirituel surtout pour louer agréablement. Personne n'a su

tourner les compliments comme lui. Les siens sont faits de véritable affection, avec un grain de malice dans une galanterie fine et caressante.

Fouquet fut disgracié. La Fontaine montra qu'il avait du cœur. Les premiers vers de génie qu'il écrivit lui furent inspirés par l'amitié et la gratitude. *L'Elégie aux nymphes de Vaux*, supplique à Louis XIV en faveur du proscrit, renferme déjà des vers qui sont vraiment de La Fontaine :

AUX NYMPHES DE VAUX.

Elégie.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes ;
Et que l'Anqueuil (1) enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les destins sont contents, Oronte (2) est malheureux.

(1) L'*Anqueuil* est une petite rivière qui traverse Vaux. —*Vaux* était situé près de Melun (Seine-et-Marne).

(2) *Fouquet* fut arrêté en 1661, par ordre de Louis XIV. Il conserva dans son malheur de nobles amis, entre autres Pellisson qui partagea sa disgrâce, La Fontaine et Madame de Sévigné.

Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure :
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune ;
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,

Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers ; Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage (1).
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le ambitieux ;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

*
* *

Pour se distraire d'un coup si sensible, La Fontaine fit un voyage en Limousin, dont il écrivit la relation dans une sorte de journal moitié vers,

(1) Ce mot veut dire *cœur*. — *Louis*, c'est Louis XIV. — *Henri*, c'est Henri IV, qui pardonna au duc de Mayenne, son ennemi.

moitié prose, adressé à Madame, ou, comme on disait alors, à *Mademoiselle* de La Fontaine, sa femme. Cette relation est amusante, spirituelle, d'un tour aisé, quelquefois touchante. La Fontaine se fait montrer, par exemple, à Amboise, la prison où avait été enfermé Fouquet. Il reste à rêver devant la porte du cachot :

« Je demandai de la voir : triste plaisir, je vous le confesse ; mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef : au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description ; mais ce souvenir est trop affligeant. »

« Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace ?
Vous peindre un tel appartement,
Ce serait attirer vos larmes ;
Je l'ai fait insensiblement.
Cette plainte a pour moi des charmes. »

« *Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit...* »

Tout le passage est d'une douleur vraie et simple, qui émeut profondément.

La vie de La Fontaine, à partir de cette époque, n'offre aucun incident. Il loge à Paris, chez des amis dévoués, qui lui épargnent le soin, dont il était absolument incapable, de s'occuper de ses affaires, chez la duchesse de Bouillon, chez Madame de la Sablière ensuite, et le plus longtemps, puis chez Madame d'Hervart. Il est de la société des « quatre amis », ou plutôt des cinq : Molière, La Fontaine, Boileau, Racine et Chapelle. Il reste toujours l'ami de Molière, de Racine et de Boileau, même après que Racine et Molière se furent séparés. Il était très recherché des Condé, des Conti, de La Rochefoucauld, de Madame de Sévigné, gâté plus tard par les Vendôme.

Il écrivait beaucoup, et même un peu trop. C'était encore par bonté et plaisir à obliger ses amis qu'il avait ce défaut. On ne pouvait pas lui demander de faire une comédie, ce qui n'était pas son talent, ou un conte pour faire rire, ce qu'il a peut-être trop aimé, ou un poème, sur une découverte nouvelle, l'*antimoine* ou le *quinquina*, sans que, vite, il prît la plume, plus soucieux de contenter ses amis que lui-même. Et c'étaient des chansons, qu'on appelait alors *ballades*, et des comédies à mettre en musique, qu'on appelle des *opéras*, et des compliments en vers pour les dames,

où il y a des choses très jolies, et toutes sortes d'ouvrages enfin.

***

CARACTÈRE DE LA FONTAINE.

La Fontaine s'est comparé aux abeilles volant à toute fleur l'une après l'autre et ne se posant sur aucune.

Il s'est essayé à mille sujets divers :

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles..
Je suis chose légère et vole à tout sujet...
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours...

Cette inégalité ne venait pas d'un prompt dégoût de chaque chose ; au contraire, elle tenait à un penchant à aimer tout ce qui produit une sensation douce et forte. Ce penchant est ce qu'il appelle *volupté*.

Volupté ! Volupté qui fut jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce (1),
Ne me dédaigne pas ; viens-t'en loger chez moi.
Tu n'y seras pas sans emploi...

(1) *Epicure*, philosophe grec.

Et plus loin :

Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique...

Sa prétendue *inconstance*, dont il est le premier à s'accuser avec une charmante bonhomie, ne venait pas d'une autre cause. Son imagination naïve se prenait à toutes choses, et de quelque côté que soufflait le vent, se laissait ravir. Il n'y avait rien dont il ne fût prêt à s'éprendre, pas une voix qui ne trouvât en lui un écho. Tour à tour il s'entête de vers, de belles-lettres, de théâtre, de philosophie, d'anciens, de modernes, de français, d'étrangers, de latin, de grec, de bible et de théologie.

Il lit Baruch, un prophète hébreu, et va par la ville disant à tous les amis qu'il rencontre : « Avez-vous lu Baruch ? Mais lisez Baruch ! Quel homme que ce Baruch ! » On lui lit (il avait vingt ans) une ode de Malherbe. Il s'enflamme. Le voilà poète. Il ne fera pas autre chose désormais que des vers. Son âme est comme la corde tendue d'un instrument de musique. Qu'on y touche du doigt, elle vibre. Qu'un souffle seulement passe sur elle, elle chante.

Savez-vous ce que cela signifie ? C'est que La Fontaine est un enfant. Il a su rester enfant en devenant un homme très savant, très fin et très

ingénieux dans son art. De l'enfant il a toujours, jusqu'à la dernière heure, l'imagination facile, libre, riche, sans cesse éveillée, et la douce sensibilité, et l'abandon, et la candeur. Il aime, comme les enfants, les beaux contes merveilleux, les histoires d'aventures même les plus simples, et qui semblent faites pour les tout petits. Il dit en riant, mais très sincèrement :

> Si *Peau d'Ane* m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Les hommes de son temps admiraient fort un roman où l'on voyait beaucoup de bergers, de bergères, de troupeaux, tous s'égarant et se retrouvant à travers de jolis paysages. Cela s'appelait l'*Astrée*. La Fontaine adorait ce livre.

> Etant petit garçon, je lisais ce roman,
> Et je le lis encore avec la barbe grise.

C'était libre jeu d'imagination facile qui goûte dans ces récits, un peu vulgaires au fond, ce qu'elle y trouve, et ce qu'elle y ajoute ; c'était simplicité de cœur aussi, et douce ingénuité, abandon d'un esprit qui ne raffine point sur son plaisir.

Un écrivain du temps de La Fontaine, Charles Perrault, l'auteur de *Peau d'Ane* précisément, a

bien vu et bien indiqué ce trait de son caractère : « S'il y a, dit-il, beaucoup de simplicité et de naïveté dans ses ouvrages, il n'y en a pas eu moins dans sa vie et dans ses manières. *Il n'a jamais dit que ce qu'il pensait*, et il n'a jamais fait que ce qu'il a voulu faire. Il joignait à cela une humilité naturelle, dont on n'a guère vu d'exemple. »

On a beaucoup parlé de ses distractions, qui sont célèbres, et qui, en effet, sont tout à fait extraordinaires. Il ne faut pas l'imiter en cela ; mais il faut le bien comprendre. Ce n'était pas un distrait sans motif (ce qui n'est pas autre chose qu'un sot) ; c'était un rêveur, un homme perdu dans ses idées, ses souvenirs ou ses imaginations ; passant à travers la vie, très souvent sans la voir, parce qu'il voit autre chose, la belle histoire qui se déroule dans son esprit, le joli vers qui éclôt dans sa pensée, ou les absents qu'il aime.

C'est ainsi qu'il paraît ridicule à ceux qui n'ont pas le secret de ses rêveries. Un jour on parlait devant lui de saint Augustin, un grand écrivain sacré La Fontaine laissait dire, comme un homme dont l'esprit était ailleurs. Tout à coup il se réveilla comme d'un profond sommeil, et demanda d'un grand sérieux à celui qui parlait s'il croyait que saint Augustin eût plus d'esprit que Rabelais. Il y eut scandale, parce que Rabelais est un écrivain d'un grand génie, mais souvent bouffon, et qu'il

n'est point convenable de le rapprocher de saint Augustin. L'interlocuteur, un instant interdit, s'avisa d'un détail de la toilette de La Fontaine, et lui dit pour toute réponse : « Prenez garde, Monsieur de La Fontaine, vous avez mis vos bas à l'envers. » Et cela était vrai en effet. Eh ! oui ! La Fontaine, la veille, avait lu quelque beau récit fantastique de Rabelais, et il ne pouvait penser à autre chose, et il y avait songé toute la journée, depuis le moment où il avait mis ses bas, jusqu'à l'heure de la conversation.

Un autre jour, pendant sa jeunesse, son père, étant à Paris pour un procès, lui dit : « Tiens, va vite porter ceci au Palais. Cela presse. » La Fontaine sort, rencontre quelques camarades, qui lui demandent s'il n'avait point d'affaires : « Non », leur dit-il, et il va à la comédie avec eux.

Une autre fois, venant à Paris, il avait à l'arçon de sa selle un gros sac de papiers importants. Le sac, mal attaché (il l'avait été sans doute par La Fontaine), se délie et tombe. Un cavalier passe, ramasse le sac, et rencontrant La Fontaine, lui demande s'il n'avait rien perdu. La Fontaine regarde sur lui, autour, et répond : « Rien du tout. » — « C'est que voilà un sac que je viens de trouver. » — « Ah ! c'est mon sac ! dit La Fontaine. Je vous remercie ; il y va de tout mon bien. »

Très mauvais homme d'affaires, comme vous

voyez, notre La Fontaine. C'est lui qui, venant encore à Paris pour solliciter les juges à propos d'un procès, s'arrête à une lieue de Paris chez un ami, s'y trouve bien parce que cet ami aimait la littérature, et « *parle de vers toute la nuit.* » Il arriva trop tard ; ne put voir aucun juge. On lui en fit reproche. Il répondit qu'il n'était point fâché de n'avoir trouvé personne ; qu'aussi bien, il n'aimait pas à parler affaires. — Que voulez-vous? Pourquoi lui avait-on parlé de vers?

Et pourquoi aussi y a-t-il des auteurs si attachants qu'on en oublie de manger, et où l'on loge? Est-ce sa faute? Il se trouve à Cléry-sur-Loire et va visiter l'église où l'on voit le tombeau de Louis XI. Cela le met en goût de réflexions sur l'histoire, et justement, comme il a toujours des livres dans ses poches, il trouve sur lui un petit Tite-Live (1). Il se met à lire, rentre en ville, pénètre dans un hôtel qui n'est pas celui où il est descendu, va se promener dans le jardin, toujours son livre aux mains. « Il s'en fallut peu, dit-il lui-même, que je me commandasse à dîner... Je m'attachai tellement à ma lecture qu'il se passa plus d'une heure... Un valet m'avertit de ma méprise. » — Tout cela c'est la faute de Tite-Live.

Ce sont ces distractions qu'un de ses contempo-

(1) Grand historien latin.

rains appelait des *distractions philosophiques*. Quand ce n'est pas Rabelais ou Tite-Live qui lui font oublier l'heure du dîner, ce sont ses chères bêtes qui, elles aussi, ont tant d'esprit. Il était un jour à Antony avec ses amis. On se met à table, à l'heure convenue. Où est La Fontaine? On appelle, on sonne. Point de La Fontaine. On dîne. Après le dîner, il arrive. « D'où venez-vous ? » Il expliqua gravement qu'il avait été à l'enterrement d'une fourmi, qu'il avait suivi le convoi dans le jardin, qu'il avait reconduit la famille jusqu'à la maison, et fit là-dessus toute une description du gouvernement de ces petites bêtes, oubliant de dîner à en parler, comme il l'avait oublié à les regarder.

Ce qui souvent le met en retard, quelquefois le fait partir plus tôt qu'il ne faut. Il était à dîner un jour dans une maison où on l'avait invité. La conversation l'ennuyait, l'empêchait de rêver à l'*Astrée*, à *Tite-Live* ou aux fourmis. Il se lève : « Je vous quitte : il faut que j'aille à l'Académie. » — « Mais il n'est pas l'heure ! » — « Oh ! bien ! je prendrai par le plus long. » Naïveté qui ressemble terriblement à une malice.

Du reste, il est très vrai qu'il prenait le plus long pour aller à l'Académie, car il y arrivait en retard. Paraissant un jour après l'heure où la liste des membres présents était close, perdant ainsi le bénéfice du *jeton de présence*, il s'installe cependant

sans rien dire. Ses collègues, qui l'aimaient, voulurent qu'il fût compté comme présent, quoique en retard ; car le jeton représentait une certaine somme, et La Fontaine n'était pas riche : « Non, Messieurs, dit-il avec insistance, ce ne serait pas juste. Je suis venu trop tard ; c'est ma faute. » Ce qui fut d'autant mieux remarqué, à l'honneur de La Fontaine, qu'un moment auparavant, un académicien fort riche, et qui, logé au Louvre, n'avait que la peine de descendre de son appartement pour venir à l'Académie (1), en avait entr'ouvert la porte, et ayant vu qu'il arrivait trop tard pour être payé, était remonté chez lui.

Il ne faut pas, de ce penchant à la distraction et à la rêverie, conclure que La Fontaine était ennuyeux et incommode dans le monde. Quelques-uns, de ses contemporains même, l'ont cru. Il ne laissait pas d'être morose dans la compagnie des gens qui lui déplaisaient. Ceux qui l'ont trouvé tel, sont simplement des gens qui l'ont ennuyé, et ils s'accusent en l'accusant. Mais, dans une société de personnes aimables et qui savaient le mettre à l'aise, il était charmant.

Voulez-vous le voir sous ces deux aspects ? Ils ne sont pas moins importants l'un que l'autre à qui veut bien connaître l'homme tout entier. Le voici

(1) L'*Académie* se trouvait alors au Louvre.

avec des gens qu'il n'aime point, qui lui ont trop montré le dessein où ils étaient de l'avoir avec eux pour qu'il les amusât : « Nous étions quelques amis *curieux d'entendre causer un si bel esprit*. Le poète ne souffla mot pendant tout le repas, et, après avoir mangé, s'endormit. On s'approcha de lui : on voulut le mettre en humeur, *et l'obliger à laisser voir son esprit;* mais son esprit ne parut point. Il était allé je ne sais où, ou peut-être alors animait-il une grenouille dans un marais, une cigale dans les prés, ou un renard dans sa tanière... On le jeta dans un carrosse, et nous lui dîmes adieu pour toujours. Jamais gens ne furent plus surpris que nous. »

Peut-être fallait-il s'attendre que La Fontaine trouvât désobligeant qu'on voulût l'*obliger* à montrer de l'esprit; peut-être fallait-il en montrer un peu pour le mettre en goût d'en avoir.

Et, en effet, voici un autre de ses contemporains qui nous dit : « Il était semblable à ces vases simples et sans ornements qui renferment au dedans des trésors infinis. Il se négligeait, était toujours habillé très simplement, avait dans le visage un air grossier; mais cependant, dès qu'on le regardait un peu attentivement, on trouvait de l'esprit dans ses yeux; et une certaine vivacité, que l'âge même n'avait pu éteindre, faisait voir qu'il n'était rien moins que ce qu'il paraissait. *Dès*

que la conversation commençait à l'intéresser et qu'il prenait parti dans la dispute, ce n'était plus cet homme rêveur : c'était un homme qui parlait beaucoup et bien... Il était encore très aimable parmi les plaisirs de la table ; il les augmentait par son enjouement et ses bons mots ; et il a toujours passé, avec raison, pour un très charmant convive. »

De là vient qu'il a été si recherché par les plus aimables personnages de son siècle, et les plus illustres. Il fallait avoir de l'agrément avec lui pour qu'il en eût. Ceux qui ont eu ce beau secret pour *l'obliger* à être spirituel ont été ravis de lui. Nous le trouvons peint, d'après nature, dans la lettre suivante d'un homme, aimable et gracieux lui-même, qui l'a connu intimement, l'abbé Vergier. Celui-ci, apprenant que La Fontaine allait passer six semaines à la campagne, chez Madame d'Hervart, écrivait à cette dame :

Je voudrais bien le voir aussi
Dans ces charmants détours que votre parc enserre,
Parler de paix, parler de guerre...
Changer en cent façons l'ordre de l'univers ;
Sans douter, proposer mille doutes divers :
Puis tout seul *s'écarter*, comme il fait d'ordinaire,
Non pour rêver à vous qui rêvez tant à lui,
Non pour rêver à quelque affaire,
Mais pour varier son ennui.

Le voilà bien cette fois : causeur abandonné et libre, faisant passer sa rêverie dans ses entretiens, se laissant glisser à la pente fleurie de son imagination ; poète, philosophe, romancier, au cours d'une conversation sans contrainte ; bâtissant des châteaux en Espagne et créant des mondes au gré d'une invention souriante ; puis s'écartant pour rêver encore, et mieux, et goûter ces « sombres plaisirs d'un cœur mélancolique » qui sont un dernier ragoût de sa fantaisie.

C'est avec ces grâces simples, douces et fines encore, d'enfant bien doué qui se laisse ravir au charme de vivre, qu'il a séduit tout un siècle, ou, du moins, tout ce qui, dans le siècle dont il était, méritait d'être séduit. Les plus graves même, comme La Rochefoucauld et Fénelon, ont subi cet attrait. Un grand poète moderne qui, lui aussi, est digne d'aimer La Fontaine, et qui l'aime en effet, exagère un peu, comme il est permis aux poètes, mais vraiment dit presque juste, et, en tout cas, rend bien le caractère tout particulier de cette influence insensible, insinuante et toute-puissante de La Fontaine, quand il écrit :

La Fontaine offrait ses fables ;
Et soudain autour de lui,
Les courtisans presque affables,
Les ducs au sinistre ennui,

Les hommes nés pour proscrire,
Les vils ministres rampants,
Gais, tournaient leur noir sourire
Vers ce charmeur de serpents (1).

*
* *

COMMENT IL AIME LA NATURE, ET COMMENT IL LA PEINT.

Comme il aimait toutes choses, vous concevez que notre La Fontaine s'est trouvé chérir des objets qui n'étaient point très recherchés de son temps ; car le propre de la foule est d'aimer par mode, et le propre d'un esprit aussi libre, et original avec bon sens, que La Fontaine est d'aimer ce qui attire et flatte ses douces et délicates passions, sans s'inquiéter du *bel air* des salons.

De son temps on ne se piquait point d'aimer les champs, les bois, les solitudes, en un mot ce que nous appelons la nature. Nous nous en piquons beaucoup trop, en sens contraire, et il n'est apprenti poète ou seulement beau causeur qui ne fasse des phrases sur le charme infini du moindre chemin creux ou ruisselet. Trop est trop, et il ne faut pas donner dans ce ridicule-là ; mais au temps de La Fontaine c'était par trop d'indifférence ou

(1) Victor Hugo, *Chansons des Rues et des Bois.*

de mépris pour ces choses que l'on péchait. Les peintres donnaient quelques paysages, dont quelques-uns sont fort beaux : on vous apprendra les noms de *Claude Lorrain* et *Le Poussin* ; madame de Sévigné, et surtout Fénelon ont écrit quelques pages très vives et très touchantes sur les beautés de la nature. Mais c'est tout ; et remarquez que madame de Sévigné et Fénelon viennent après La Fontaine.

C'est bien lui qui a ramené les esprits de son temps de ce côté. S'il aimait tant ce roman de l'*Astrée*, dont je vous parlais tout à l'heure, c'est qu'il contient quelques paysages très frais et très agréables mêlés à beaucoup de fadaises. Vous savez où La Fontaine a passé sa jeunesse et quels sont les premiers tableaux rustiques qui ont frappé ses regards et ému son cœur.

A Paris, âgé de quarante ans, ce goût ne le quitte point, et peut-être ne fait que s'accroître par la privation. On voit par son roman de *Psyché*, par les cent petites pièces, vers et prose, adressées à Fouquet et à Maucroix, où sont décrites les différentes beautés soit du parc de Versailles, soit du château de Vaux, combien les sites pittoresques parlent fortement à son imagination et à toute son âme.

On remarque, à la vérité, que ce sont surtout des *jardins* qu'il aime et qu'il décrit ; mais il

faut s'entendre sur les mots. Un jardin de cette époque-là n'est point un jardin comme ceux de notre temps. Ce n'est point un espace plat de cinq mètres carrés, planté de buis et décoré d'une boule de verre. La Fontaine n'a jamais chanté ce genre de magnificences. Voici ce qu'il appelle et ce qu'on appelait alors un jardin :

« Le jardin de madame C. mérite aussi d'avoir place dans cette histoire ; *il a beaucoup d'endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses.* Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu ; si vous l'avez vu, souvenez-vous de ces deux terrasses que le parterre a en face et à la main gauche, et des rangs de chênes et de châtaigniers qui les bordent : je me trompe bien si cela n'est beau.

« *Souvenez-vous aussi de ce bois* qui paraît en l'enfoncement, *avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles* : les arbres n'en sont pas si vieux, à la vérité ; mais toujours peuvent-ils passer pour les plus anciens du village, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées qui sont à droite et à gauche me plaisent encore ; elles ont cela de particulier que ce qui les borne est ce qui les fait paraître plus belles. Celle de la droite a tout à fait la mine d'un jeu de paume ; elle est à présent bornée d'un amphithéâtre de gazon et a le fond relevé de huit ou dix marches.

Deux châtaigniers dont l'ombrage
Est majestueux et frais,
Les couvrent de leur feuillage
Ainsi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient superbe
Voit ses empereurs assis.

Beautés simples et divines,
Vous contentiez nos aïeux,
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi sert tant de dépense ?
Les grands ont beau s'en vanter :
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter (1) !

Voilà les *jardins* comme les aime La Fontaine, des jardins qui ont deux allées de chênes et de châtaigniers, et une forêt centenaire au fond. Le même

(1) *Voyage en Limousin.* Lettre I.

sentiment, nous le retrouvons dans la relation qu'il nous fait de sa promenade au parc de Richelieu.

Il a visité le palais, les galeries, les jardins proprement dits, qui s'appelaient alors *parterres*, les statues, qui sont très belles. Mais, il l'avoue, il se hâte un peu, et se sent comme pressé de les quitter. Pourquoi? C'est que : « Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse et ensuite *quelques allées profondes*, *couvertes*, *agréables*... »

L'y voilà ; adieu les statues !

« ... quelques allées profondes, couvertes, agréables, en un mot de ces *ennemies du jour* tant célébrées par les poètes : à midi, véritablement, on y entrevoit quelque chose,

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour.

« Je m'enfonçai dans une de ces allées. A peine eus-je fait dix ou douze pas, que je me sentis forcé par une puissance secrète de commencer quelques vers à la mémoire du grand Armand [Richelieu]. »

Les bois, les allées ombreuses, le grand calme et le recueillement paisible qui habite sous « le dais » des ramures,

« Le fond des bois et leur vaste silence, »

si propice à la rêverie, aux longues méditations, à l'éclosion facile des belles pensées et des vers heureux, voilà ce qui déjà (il n'en est pas encore à écrire ses *Fables*) attire La Fontaine, le séduit, et l'inspire le plus sûrement.

Ajoutez-y les paysages gais et clairs, très doux, très calmes, point hérissés ni farouches, mais qui donnent l'impression d'une vie facile, heureuse, d'une nature bienveillante, d'une magnificence aisément répandue et d'une majesté reposée. Les bords de la Loire l'ont ravi. Il en a donné l'idée juste, sans phrases ambitieuses et sans effort de style, décrivant cette belle nature si accueillante, dans un style facile et en apparence abandonné, comme elle est elle-même. Tout ce passage est exquis dans sa simplicité. Je ne veux pas vous en priver (1) :

« Tant que la journée dura, nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays. Surtout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée; l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, et retient cette rivière dans son lit; ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, et qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurais dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui cho-

(1) *Voyage en Limousin*. Lettre III.

quent tant notre cher Maucroix ; mais, de part et d'autre, coteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois ; mais en attendant,

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est ?
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait.
Fut-ce quelque aimable personne,
Quelque nymphe au cœur de rocher,
Quelque reine, quelque amazone
Qu'aucun amant ne put toucher ?
Ces origines sont communes ;
C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiter et les Neptunes....
Laissons là ces métamorphoses,
Et disons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire fut ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.

La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit.
Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit

De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'était une levée
Qu'on entretient soigneusement...
Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue :
J'y rencontrai de si charmants appas
Que j'en ai l'âme encore toute émue.
Coteaux riants y sont des deux côtés ;
Coteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limousin ; mais coteaux enchantés ;
Belles maisons ; beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités
Qu'on croit d'abord être en un autre monde...

Mais le plus bel objet c'est la Loire sans doute :
On la voit rarement s'écarter de sa route ;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré ;
C'est la fille d'Amphitrite ;
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire, et les bords
Sont dignes de ces provinces,
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence,
Et le jardin de la France
Méritait un tel canal.

*
* *

Je vous ai cité ces vers agréables et ces passages gracieux du *Voyage en Limousin* pour vous montrer comment La Fontaine, *avant le temps où il fut un homme de génie*, avait déjà l'amour de la nature, des tableaux champêtres, des vertes et douces solitudes, des allées solitaires et sombres, ou des beaux horizons lumineux et clairs, « faits à souhait, comme dit Fénelon, pour le plaisir des yeux. » Mais vous avez pu remarquer vous-mêmes que dans ce que je vous ai cité, quelque aimables que fussent ces vers ou cette prose, il y a je ne sais quelles longueurs, un peu trop de nonchalance et d'abandon, ce que nous appelons *prolixité*. Nous nommons prolixité ce que vous appelez bavardage.

La Fontaine en effet, dans sa jeunesse, aimait et sentait la nature ; et il en parlait longuement, comme on parle de ce qu'on aime. Mais s'il est vrai qu'on est naturellement porté à parler longuement de ce qu'on aime, sachez aussi qu'il faut parler brièvement et fortement de ce qu'on veut faire aimer. Si vous avez un ami qui vous soit très cher, entretenez-vous-en longtemps avec vous-même; il n'est rien de plus doux ; mais si vous en parlez à quelqu'un, tâchez de distinguer bien nettement les deux ou trois traits de caractère qui

vous le font aimer et exprimez-les avec force, en peu de mots. Voilà comment vous forcerez l'attention de l'indifférent et laisserez en son esprit comme une empreinte profonde de ce que vous avez voulu y faire entrer.

Il en va tout de même des objets naturels, et La Fontaine l'a parfaitement compris. Quand il en fut à écrire ses *Fables*, il n'était plus seulement un homme de lettres distingué, il était un grand poète, et, toujours aussi amoureux des choses de la nature, peut-être même les sentant plus vivement, il voulut, pour les faire sentir et chérir, les peindre d'une toute autre manière, non plus avec l'abandon du causeur, mais avec la fermeté vigoureuse et sobre du grand artiste.

Alors il faisait ce que je vous conseillais tout à l'heure de faire : il choisissait quelques traits bien frappants, de ceux qu'on retient encore quand les nombreux détails de l'objet regardé se sont depuis longtemps évanouis, et il ne peignait que ceux-là d'un trait vigoureux et simple.

Ainsi faisaient les anciens, et sachez d'avance et pour toujours, qu'il n'y a personne, parmi tous nos plus grands écrivains, qui ressemble autant aux anciens que La Fontaine.

Pour vous habituer à voir par vous-mêmes ce que c'est que sentir et peindre la nature, avisez-vous, en feuilletant votre La Fontaine, de consi-

dérer telle ou telle fable, sans tenir compte du récit, en la prenant pour un petit tableau de choses rustiques. Toutes, bien entendu, ne se prêtent pas à cette sorte de jeu ; vous reconnaîtrez vite celles qui ne le comportent point, et les laisserez de côté. Pour celles qui s'y prêtent, vous prendrez un très grand goût à cette façon de les regarder, et vous verrez, puisqu'on doit tant vous parler des *peintres de la nature*, ce que c'est en effet que peindre les choses par les traits rares et bien choisis de leur aspect et de leur physionomie.

Voyez, par exemple, le *Héron*. Le *Héron*, c'est d'abord l'histoire du héron, dédaigneux et difficile de sa bouche ; mais c'est aussi... quoi ? une rivière, la peinture d'une petite rivière de France, calme, riante et peu profonde.

Il côtoyait une rivière :
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours,
Avec le brochet son compère.

Le tableau n'est-il pas complet ? Ne croyez-vous point la connaître, cette rivière, et être assis sur ses bords, et voir les *tours* de la carpe et du brochet, et voir encore :

Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures

Et puis, je ne sais quoi, un nuage qui passe, un

coup de vent qui se déchaîne. L'horizon devient triste, la rivière sombre : « On ne voit plus aucun poisson, » ni rien sur la rive déserte, que le héron mélancolique, croquant un limaçon, tristement.

Lisez l'*Hirondelle et les petits oiseaux*. C'est l'histoire d'une bonne grand'mère prudente et avisée que ses petits étourdis d'enfants ne veulent pas écouter. Mais c'est aussi, à regarder autrement, l'*histoire d'une chènevière*. Vous assistez d'abord aux semailles :

Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons...
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?

Rien de plus ; mais n'est-ce pas assez, et cette main cheminant dans l'air ne vous met-elle point devant la scène même, de manière à ne pas l'oublier ?

Puis vous voyez la chènevière verdir « brin à brin » sur le sol :

Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain. »

Puis enfin « *la chanvre* (comme on disait du temps

de La Fontaine) est tout à fait crue ; » et voici venir les jours d'automne, où les campagnards ont des loisirs, où la terre est « couverte, » c'est-à-dire ensemencée, où les petits villageois font la chasse aux oisillons :

> Quand reginglettes et réseaux
> Attraperont petits oiseaux.

Toute une année rustique, avec toutes ses phases, chacune exprimée rapidement par un seul détail vif et qui la peint mieux que tout autre, est décrite en raccourci dans ce simple et naïf récit.

Voici d'autres tableaux toujours courts, circonscrits, où deux coups de pinceau ou de crayon suffisent, parce que le côté véritablement intéressant, celui qui frappe et qui émeut, a été mis par l'auteur en bonne lumière. Il suffit : le tableau est fait. C'est *un bûcheron revenant au logis* :

> Un pauvre bûcheron, *tout couvert de ramée,*
> Sous le faix du fagot aussi bien que des ans,
> *Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,*
> Et tâchait de gagner sa *chaumine enfumee.*

C'est le *départ pour le pâturage :*

> La bique, allant remplir sa *traînante mamelle,*
> Et paître l'herbe nouvelle.

Voici *le Printemps*, avec cette espèce d'air de fête et de renaissance qu'il répand sur tout l'univers ; cela en trois vers ; mais comme ils sont pleins, et larges, et d'une forte et vigoureuse harmonie :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ *le temps*
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Le voici encore, moins triomphant en quelque sorte, et sans le même air de gloire ; mais gracieux et riant, tel qu'on le voit quand on le regarde, non du haut d'une grande montagne où les pensées prennent un large vol et veulent embrasser le monde, mais du seuil de la ferme, quand on voit les bêtes s'en aller lentement vers les champs et s'égrener dans la plaine :

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie (1),
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie...

(1) Ont rajeuni l'herbe.

Voici *une garenne.* « Je défie un peintre avec son pinceau, comme dit le tailleur du *Bourgeois gentilhomme*, de nous faire rien de plus juste, » ni de plus vif, ni de plus gracieux, et toujours en trois traits :

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara. C'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates (1), un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut *brouté*, *trotté*, *fait tous ses tours*,
Janot Lapin *retourne aux souterrains séjours.*

Voici l'*affût.* Encore des lapins, mais non plus à l'aurore pleine, mais à la première aube, ou au déclin du jour. La lumière et les ombres, les attitudes, les gestes, les physionomies et des personnages et des choses, tout est rendu à merveille dans ce cadre si étroit, avec un art que rien n'a jamais approché :

A l'heure de l'affût, *soit lorsque la lumière*
Précipite ses traits dans l'humide séjour,

(1) Son domicile.

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour:
Au bord de quelque bois, sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, *qui, sur la bruyère,*
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.

Voulez-vous un paysage maritime ? — Je crois bien que La Fontaine n'a jamais vu la mer. Nous sommes plus heureux que les hommes de ce temps-là. Les voyages sont plus faciles ; nous voyons plus de belles choses. C'est en partie à cela qu'il faut attribuer cette profusion de paysages qui a inondé notre littérature moderne. — Mais La Fontaine, même sans avoir vu la mer, était capable de comprendre la grande impression de majesté douce et calme qu'elle fait sur les âmes, quand elle est tranquille. Les poètes ont le don d'inventer, c'est-à-dire la faculté d'*agrandir* les sensations qu'ils reçoivent des choses. Dans son voyage en Limousin, à voir la Loire à Orléans, La Fontaine s'écriait naïvement : « Je me suis cru transporté à Constantinople. » C'est à ce souvenir que nous devons peut-être cette esquisse si aisée et si

large, ces beaux vers harmonieux du *Paysan et la mer* :

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux.... »

Voyez encore ce *Jardin de village*, comme il est bien saisi et vrai ; comme il est bien ce qu'il doit être, et de plus, comme à le regarder, tel qu'il est peint par notre poète, nous connaissons tout de suite le caractère, les mœurs, les habitudes, le tour d'esprit et de pensées de ses propriétaires, leur économie, leur simplicité, leur bonhomie rustique, avec un coin de sentiment et de poésie populaire qu'une certaine aisance leur permet :

Un amateur de jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue (1).
Là *croissait à plaisir* l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.

(1) Il avait *planté* une *haie* tout autour de son clos.

« Cela est peint, » écrivait madame de Sévigné à sa fille en lui envoyant les Fables de La Fontaine. C'est bien le mot. La Fontaine est avant tout un grand peintre des objets matériels, et *de la physionomie des objets matériels.*

Réfléchissez-y un peu ; vous verrez en effet que les choses ont leur physionomie. Elles disent quelque chose à notre esprit ; elles expriment des sentiments ; il le faut bien, puisqu'elles en inspirent. Un marécage nous rend tristes, une forêt sérieux. Vous avez remarqué qu'on parle bas, tout de suite, sans y être invité, dans une forêt, comme dans une église. La forêt a quelque chose en elle de religieux. Voilà ce que nous appelons la physionomie des choses.

Voilà ce qu'il faut peindre, indiquer, suggérer, je ne sais, mais enfin communiquer au lecteur d'une façon ou d'une autre, et comme on peut. Voilà à quoi La Fontaine réussit admirablement, mieux, vous pouvez le croire à l'avance, et vous ne changerez point, je crois, de sentiment, mieux, plus fortement, plus sûrement, avec une sobriété plus pleine et une discrétion plus savante qu'aucun autre poète français.

Pourquoi cela ? parce qu'il sentait ces choses plus vivement que personne. C'est dans ce chapitre consacré au *caractère* de La Fontaine que j'ai voulu placer ces quelques réflexions sur sa manière

de peindre la nature. C'est parce que, si tout notre talent, à la vérité, dépend de notre caractère, c'est le talent surtout de comprendre et de sentir la nature qui en dépend. Je dirai presque qu'il faut, pour exprimer la vraie physionomie des objets de la nature, quelque chose d'analogue à l'émotion avec laquelle nous exprimons les sentiments de famille. La Fontaine avait cette manière toute naïve, tout intime et comme filiale, d'aimer les champs, les prés et les bois. Il y sentait comme une familiarité d'enfance et une accoutumance domestique.

Voilà ce qu'il faut. Voir la nature et même la bien voir, avoir le sens juste des couleurs, des nuances, des ombres et des clartés, des lignes et des reliefs, ne suffit point. Il faut s'y plaire, s'y attacher par le cœur, et guetter, pour ainsi dire, les sentiments qu'elle semble exprimer, douceur, grâce, bonté ou tristesse, comme sur le visage d'une personne aimée.

La nature nous rend bien ce que nous lui donnons ainsi de nous-mêmes. Elle nous adoucit, ou nous conserve doux. Cette mansuétude enfantine qu'a toujours gardée La Fontaine, il la tient de son fond ; mais il la doit aussi, il en doit la persistance en lui, le perpétuel renouvellement et l'éternelle fraîcheur, à ce commerce constant qu'il a entretenu

avec ce qu'il y a dans le monde de plus calme, de plus tranquille et de plus doux.

Figurez-vous La Fontaine, qui aimait tant les livres, cédant à cette passion sans y apporter de contrepoids ou de divertissement, passant sa vie dans sa bibliothèque avec ses chers auteurs latins, italiens ou gaulois. Il aurait fait plus de contes (déjà il en a fait trop), plus de comédies imitées de Térence (1) ou de Scarron (2), et moins de fables. L'amour de la nature l'a conduit à l'amour des bêtes, comme il a conduit Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre à l'amour de la botanique.

Le jour de vent et de pluie où il s'est réfugié sous un chêne, où il a vu les oiseaux « fort maltraités en dépit du feuillage » et tout « morfondus, » les fourmilières noyées, les roseaux pliant sous l'orage, le chêne près de rompre sous l'effort, tout ce petit drame des grandes forces naturelles et des faiblesses résignées des humbles acteurs ; ce jour-là, bien plus que le jour où il lut pour la première fois une ode de Malherbe, il put se frapper le front, et dire : « *Moi aussi je suis poète* (3) » ;

(1) Auteur comique latin.

(2) Romancier et poète burlesque français. La Fontaine a tiré une comédie de son *Roman Comique*.

(3) Une tradition veut que très jeune, à Reims, lisant un volume de Malherbe, il sentit la vocation de poète s'éveiller en lui.

ce jour-là il put avoir l'idée de la Fable telle qu'elle devait être, de la Fable moderne, de la Fable française, ou plutôt, de la Fable de La Fontaine, dont il est temps enfin que je vous parle

CHAPITRE II.

CE QU'EST LA FABLE.

La Fontaine aimait donc toutes choses et toute espèce de livres; mais ce qu'il aimait surtout, c'était un genre d'ouvrage que les Français avaient très peu cultivé avant lui, et que les anciens, les Romains et les Grecs, avaient traité, mais assez mal, et sans y mettre de grâce, c'étaient les *fables*.

Savez-vous ce qu'on appelle une *fable*? Vous allez le comprendre très vite. Vous avez bien souvent remarqué vous-même, en jouant avec le chien ou le chat de la maison, que ces personnages ont un caractère, tout comme les hommes et les enfants. Le chien est bon. Il y a toutes sortes de bonnes pensées et de bons sentiments dans les yeux doux, joyeux et francs avec lesquels il vous regarde. Le chat est sournois, méfiant; il semble perfide. Il coule son regard aigu entre ses paupières presque closes, marche sans bruit, glisse sur le sol, frôle silencieusement les meubles, ne

caresse pas, se laisse caresser, ou se caresse lui-même à vous. Il fait l'effet d'un faux ami.

De même, quand vous observez un de vos camarades, il vous arrive de dire : « *Il est bon comme un chien* » ou : « *Il est sournois comme un chat.* » Les bêtes semblent des portraits ou des caricatures des hommes ; les hommes rappellent souvent tel ou tel animal par un trait de leur figure ou de leur âme. On dit d'un homme : *il a un œil d'aigle ;* » d'un autre : « *il a un cœur de lion.* »

Dès lors il est possible, soit par malice, soit pour dire aux hommes leurs vérités sans les fâcher, soit par jeu seulement et pour piquer la curiosité, de raconter l'histoire des hommes en faisant semblant de dire celle des bêtes.

« Un renard voyait des raisins trop haut placés pour qu'il pût les prendre. Bah ! dit-il, ils sont trop verts. Je n'en veux pas. » Quand je vous rapporte cette histoire, vous songez tout de suite à ceux qui ne peuvent pas avoir de prix à l'école, et qui font semblant d'en faire fi. Ecoutez ce que dit la Fontaine :

LE RENARD ET LES RAISINS.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille

Des raisins, mûrs apparemment (1),
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats (2). »

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

*
* *

Eh bien ! voilà *une fable*. La fable consiste à peindre les travers des hommes sous la figure des animaux qui leur ressemblent, et c'est précisément ce qu'a fait La Fontaine. Grands et petits, forts et faibles, sots et hommes d'esprit, il nous a déguisés en *bêtes*, si adroitement et avec une telle perfection, qu'on ne peut pas, en le lisant, voir la bête sans songer à l'homme, et qu'on les voit tous deux ensemble, comme mêlés, l'avocat avec un nez de renard, le lion avec un manteau de roi.

En prenant les choses ainsi, vous voyez ce qu'un homme comme La Fontaine a devant lui pour en faire des fables. Il a le monde tout entier, rien de moins ; le monde tout entier, c'est-à-dire la société humaine, avec ses bons, ses méchants, ses simples, ses fourbes, ses orgueilleux, ses timides, ses trompeurs, ses trompés, et le reste, tous gens qu'il nous représente sous les traits

(1) *Mûrs apparemment*, mûrs en apparence.
(2) *Goujats* : gens de rien.

d'animaux utiles ou malfaisants ; et aussi, comme veus pensez bien, toute la république des bêtes, douces ou méchantes, paisibles ou sauvages, dont chacune peut représenter une vertu ou un vice ou un travers des hommes, une condition ou une profession humaine. Il voit un homme un peu lourd, sensé et bon, mais maladroit et gauche. C'est un ours, se dit-il ; et le lendemain notre homme paraîtra métamorphosé en ours dans une jolie fable. Il voit un paon qui fait la roue, et semble étaler sur sa queue « *la boutique d'un lapidaire*, » c'est-à-dire d'un homme qui taille et vend des pierres précieuses. Il ressemble à un courtisan couvert de bijoux, pense-t-il ; et voilà une fable en train, où le paon deviendra un grand seigneur, fier de sa parure, mais jaloux du rossignol, c'est-à-dire du poète, qui chante mieux que lui ; parce que les hommes vaniteux sont jaloux, et voudraient avoir en partage tous les moyens de plaire.

Ecoutez la fable :

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

Le Paon se plaignait à Junon (1) :
« Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison

(1) Le paon était consacré à *Junon*, femme de Jupiter et reine des dieux.

Que je me plains, que je murmure ;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature ;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps. »
Junon répondit en colère :
« Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué (1) de cent sortes de soies ;
Qui te panades (2), qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage.
Le faucon est léger ; l'aigle, plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage. »

*
* *

(1) Nuancé.
(2) *Qui te panades :* le paon se panade lorsqu'il étale sa queue.

Ainsi de l'insecte à l'éléphant, et du bûcheron au roi, tout dans la nature et dans l'humanité semble appartenir au poète. Tout a dans son œuvre un rôle et une parole.

Tout parle dans mes vers, et même les poissons,

dit-il lui-même ; le monde entier lui sert de spectacle, amusant et instructif à la fois, et la fable est devenue entre ses mains :

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

BUT QUE LA FONTAINE S'EST PROPOSÉ EN ÉCRIVANT DES FABLES.

Mais encore quel a été le but de l'écrivain en peignant tout cela, en faisant jouer devant ses yeux et devant les nôtres ces milliers d'acteurs ? Son but a été d'abord de *s'amuser* et de nous *amuser*.

Il y avait des enfants de son temps comme au nôtre, et un de ses grands bonheurs a été de les voir rire de la fatuité du lièvre qui trouve plus poltron que lui, et fait peur à des grenouilles, ou de la déconvenue du renard qui a voulu tromper la cigogne et à qui on rend la pareille.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES.

Un lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux !
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
— Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
— Eh ! la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux (1), inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.

(1) Craintif, méfiant.

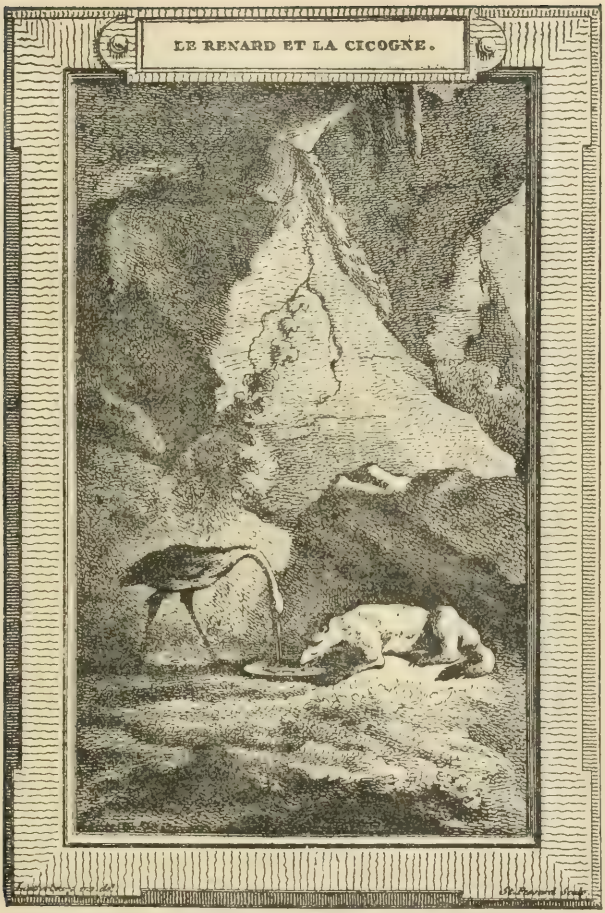
« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment? des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre (1) !
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

*
* *

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne (2),
Avait un brouet clair (3) ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse ;

(1) *Foudre de guerre* signifie un conquérant, un brave
(2) Pour tout mets.
(3) *Brouet*, espèce de bouillie.



Reproduction de Fessard.

La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Loua très fort sa politesse ;
Trouva le dîner cuit à point ;
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

***

Il y avait des hommes aussi, mais qui prenaient autant de plaisir que leurs petits garçons à ces récits courts, naïfs et malins. Car les hommes ont des soucis, des travaux, des misères, ils ont besoin de ce délassement que donnent les jolies inventions et les imaginations amusantes. Il le savait bien, le malin et indulgent bonhomme, et il disait finement, avec un léger sourire :

Le monde est vieux, dit-on, je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

Il y a chez La Fontaine des fables qui n'ont d'autre objet que d'être agréables, de nous montrer un petit tableau intéressant, gai, varié et plaisant. Par exemple *le Coche et la Mouche*.

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
« Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

CHAPITRE III.

L'ESPRIT DES BÊTES.

La Fontaine voulait donc nous amuser d'abord. Mais il avait un autre dessein encore, et celui-là je vous l'ai dit : *exprimer le grand amour qu'il avait au cœur pour les petits et les faibles.* Son goût même pour les bêtes vient de là. Quand vous rencontrerez un homme ou un enfant qui n'aime pas les animaux, qui les maltraite et les fait souffrir, ne l'aimez pas lui-même, c'est un mauvais cœur.

La Fontaine aimait véritablement ces frères inférieurs de l'homme. Il aurait dit, comme saint François d'Assise aux oiseaux babillards qui l'empêchaient de se faire entendre de ses élèves : « Sœurs hirondelles, ne pourriez-vous vous taire ? »

Dans le temps où vivait notre poète, on avait un grand mépris pour les animaux. On croyait qu'ils étaient de simples machines, comme des horloges ou des tournebroches. La Fontaine se fâchait presque quand il entendait exprimer ces idées-là,

et, par de nombreux exemples montrant tout l'esprit qu'ont certaines bêtes, et leur prêtant un peu du sien, il prouvait qu'il en est qui ne sont pas loin de nous valoir, et il s'écriait, vraiment heureux de les avoir peintes si intelligentes ou industrieuses :

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Cette moralité s'applique à une des plus jolies fables, intitulée :

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
Le dîner suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam (1) parut : c'était maître renard ;
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter ;
Ou le rouler, ou le traîner,
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse

(1) *Quidam*, un inconnu dont on ignore le nom.

Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur (1) étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !

***

Le chat-huant est encore une bête très philosophe, et qui en remontrerait à de bien savants hommes. La Fontaine en a connu un (car la chose, ainsi qu'il nous en prévient, n'est point une fable et est véritablement arrivée,) qui a su se faire une étable ou un vivier, à son usage, comme un bon propriétaire campagnard, économe et prévoyant.

LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT.

Il ne faut jamais dire aux gens :
« Ecoutez un bon mot, oyez une merveille. »
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :

(1) Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.

Je le maintiens prodige, et tel, que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos (1) prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé (2).
Cet oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa ;
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien (3) s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine!

(1) Celle des trois Parques qui donne la mort.
(2) Mutilé leur troupeau en leur coupant les jambes.
(3) Disciple de *Descartes*, célèbre philosophe qui prétendait que les bêtes ne sont que des machines.

Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
« Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;
Donc, il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout ? il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc, il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. » — Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite !

Et La Fontaine ajoute :

« Ceci n'est point une fable, et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou, car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers. »

CHAPITRE IV.

AMOUR DE LA FONTAINE POUR LES PETITS ET LES FAIBLES.

Les animaux paraissaient à notre poète assez asservis et exploités par l'homme pour qu'il fallût au moins ne pas les mépriser au point de n'y voir que des corps sans âme. Mais parmi ces animaux, qui, dans ses fables, représentent des hommes, ne l'oubliez pas, quels sont ceux pour qui l'auteur s'est montré particulièrement affectueux ou pitoyable? Ce sont les plus humbles, les plus dénués, les déshérités de la grande société animale. C'est pour eux, comme pour les opprimés de la société humaine, qu'il dit :

De tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands,

et il nous montre les deux taureaux et la grenouille.

LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE.

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse, avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous ? » se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant.
— « Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse. »
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

***

Souvent La Fontaine aime à voir les bonnes qualités, l'esprit de dévoûment et de sacrifice, chez ceux qu'on regarde comme les plus vils. Il

montre l'escarbot, ce pauvre et humble insecte, en lutte avec l'aigle; et c'est l'escarbot qui a le beau rôle, et qui est vainqueur, par sa patience, son énergie, son obstination au bien. Voyez quels bons sentiments a cet escarbot! Il a fait cacher le lapin poursuivi par l'aigle dans son trou, et s'adressant à l'aigle, il lui dit:

Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux:
C'est mon voisin, c'est mon compère.

L'aigle repousse dédaigneusement le suppliant, et enlève Jean lapin. Le pauvre escarbot ne prend point son parti de cette injustice; il poursuit l'aigle, va casser ses œufs, trois années de suite, de plus en plus haut, jusque dans la robe de Jupiter, si bien que l'aigle, à la fin, demande grâce, reconnaît qu'elle a tort, et accepte un arrangement à conditions égales avec le pauvre insecte, obscur, mal logé, mais si bon et si courageux!

L'AIGLE ET L'ESCARBOT.

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.

Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui, nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède, et dit :
« Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie :
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère. »
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle (1) a souffert.
Elle gémit en vain : sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.

(1) *Aigle* est masculin ; l'auteur emploie le féminin parce qu'il s'agit d'une mère.

Reproduction de Fessard.

L'Aigle enlève Jean lapin malgré la prière de l'escarbot.

L'oiseau, qui porte Ganymède (1),
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert ;
De quitter toute dépendance :
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.

Partout on voit que La Fontaine plaint les malheureux de tout son cœur. Ce n'est pas beaucoup de les plaindre, me direz-vous peut-être. C'est quelque chose, et quelque chose de beaucoup plus rare qu'on ne pense. Trop facilement

(1) Prince troyen, enlevé par l'aigle, transporté dans l'Olympe et devenu l'échanson des dieux.

on s'habitue à dire : « Ils sont misérables, je n'y peux rien ; c'est la loi de nature ; n'y pensons plus. » Et l'on n'y pense plus en effet, et le jour où l'on pourrait peut-être leur venir en aide par quelque endroit, on est occupé ailleurs : on s'est tellement habitué à ne pas y penser ! Il faut y songer sans cesse au contraire, habituer son âme à la pitié, même impuissante, pour le jour où elle pourra devenir efficace. Plaindre les malheureux c'est commencer à leur être utile, c'est déjà leur être agréable. Ils aiment à se dire au moins que quelqu'un songe à eux, et rien qu'à penser à cela, ils se sentent moins seuls sur la terre.

La Fontaine s'est occupé d'eux presque constamment ; il a été leur poète, dans un temps où les poètes ne chantaient que les rois et les dieux. Voyez ce pauvre homme qui a perdu ce qui le fait vivre. Comme La Fontaine en parle avec une compassion simple, avec une douleur franche et vraie :

LE BUCHERON ET MERCURE (1).

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée : et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre :

(1) *Mercure* était le messager des dieux.

Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
« O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être (1) encore un coup de toi. »

Et combien La Fontaine aime à peindre les honnêtes gens ! Ce bûcheron, on le soumet à une épreuve. On lui apporte une cognée d'or pour savoir si, pauvre comme il est, il est sensible à l'appât des richesses. Il la refuse, et aussi une autre en argent. Ce n'est que quand on lui en offre une de bois qu'il s'écrie tout content : « Voilà la mienne ! » On les lui donne toutes les trois.

Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succède à la première ;
Il la refuse. Enfin une de bois :
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois ;
Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée. »

(1) L'*être*, l'existence.

Le bon poète! comme on sent qu'il aurait voulu rendre riches les honnêtes gens malheureux, et donner des cognées d'or à tout le monde!

Mais quoi! La nature est ainsi faite que les forts y règnent en maîtres, que les gros y prennent la nourriture des petits et les mangent souvent eux-mêmes. Cette pensée préoccupe incessamment l'esprit de notre fabuliste. Il y revient toujours, et quand il l'exprime, c'est toujours avec un ton d'amertume qui est bien sensible et frappant chez un homme si gai de son naturel, et qui semblait si insouciant. Ecoutez comme il nous montre le pauvre agneau victime du loup, qui personnifie cette détestable *raison du plus fort.*

LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure (1):
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient, à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté

(1) Ce qui signifie que trop souvent la force l'emporte sur la raison et qu'elle prime le droit.

Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des [tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

***

Plus loin, c'est une image vive et forte qui dépeint cette inégalité attristante des conditions de tous les êtres d'ici-bas :

Jupin (1) pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis

(1) *Jupin*, c'est-à-dire Jupiter.

A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

C'est à propos de l'araignée victime de l'hirondelle que La Fontaine parle ainsi :

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.

« O Jupiter! qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau (1),
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné (2) me vient enlever les morceaux ;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte.
Miennes je puis les dire ; et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte. »
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignait l'araignée, autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière,
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion (3) happait mouches dans l'air,

(1) Vulcain, d'un coup de hache, fit sortir du cerveau de Jupiter la déesse *Pallas* ou la *Sagesse*, tout armée.

(2) L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenait de Prognée, sœur de Philomèle.

(3) Mot hors d'usage, remplacé par *bestiole*, petit animal, petite bête.

Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne (1), n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant (2) au bout.

***

L'araignée n'a rien d'aimable, et même répugne. La Fontaine se prend de pitié pour elle parce qu'elle est faible et chétive, et peut-être précisément parce qu'elle n'est pas aimée. Il pense et sent à ce propos comme notre grand poète moderne, Victor Hugo, qui a écrit :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait ;
Et que rien n'exauce et que tout châtie
Leur morne souhait.

Une autre fois, ce n'est pas un animal déplaisant, c'est un animal ridicule, que La Fontaine

(1) Vieux mot, pour *araignée*.
(2) Qui pendait.

nous montre victime de l'injustice, sur qui il appelle la pitié, et au profit de qui il provoque une généreuse indignation du lecteur. C'est l'âne, le pauvre âne, image du peuple, du peuple des campagnes surtout, toujours bafoué et battu au temps de La Fontaine, et pour lequel il montre toujours un faible de cœur.

Les animaux sont dévorés par la peste. Ils s'assemblent et délibèrent. Ils pensent que le ciel est irrité contre eux, et que le sacrifice du plus coupable pourra apaiser sa colère, et obtenir la guérison de tous. Mais qui sacrifier ? Le lion a commis des forfaits épouvantables, mais il est le *lion*, et l'on s'accorde à trouver qu'il est innocent ; car il ne ferait pas bon peut-être d'estimer qu'il est coupable. Souvenez-vous que la raison du plus fort n'est que trop souvent la meilleure. Il en est de même de tous ceux qui ont becs et ongles pour prouver au besoin leur innocence :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

« L'âne vint à son tour. » — Ah ! le pauvre âne ! Il n'a rien fait, ou si peu que rien ; mais comme on va le trouver criminel ! On n'y manque pas en effet. Pour une touffe d'herbe qu'il a tondue quelque part, tout le monde crie *haro* sur

lui et le condamne. Voilà la justice des bêtes et des hommes, et l'on sent bien, à la façon dont La Fontaine en parle, à quel point cette persécution du faible l'indigne et le révolte.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron (1),
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous ; mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.

(1) *Achéron*, un fleuve des enfers.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire (1). »
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

(1) S'imaginent faussement qu'ils commandent aux animaux.

L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro (1) sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc (2), prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer (3) ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

***

Cette indignation, La Fontaine ne se contente pas de la faire sentir, il l'exprime quelquefois formellement et avec une vigoureuse éloquence. Il y

(1) *Haro*, « terme de l'ancienne pratique judiciaire dont on se servait pour faire arrêt sur quelqu'un ou sur quelque chose, et pour procéder sur-le-champ devant le juge.» (Littré.)

(2) Quelque peu savant.

(3) *Dévouer*, c'est-à-dire immoler aux dieux comme victime expiatoire.

a toute une grande fable, qui est une espèce de poème, où l'auteur fait passer devant l'homme, les unes après les autres, toutes les victimes de sa tyrannie, de son égoïsme; elle a pour titre *l'homme et la couleuvre.*

Un homme a trouvé une couleuvre sur sa route et s'apprête à la tuer. Elle l'a bien mérité : un serpent! c'est un si méchant animal ! — Eh ! c'est l'homme qui est le plus méchant des animaux, et le plus ingrat, répond la couleuvre. Demande au premier venu. — Demandons, dit l'homme; et ils interrogent successivement une *vache* , un *bœuf*, et même *un arbre.* La vache se prononce contre l'homme; elle lui a donné son lait, ses enfants; elle a rétabli sa santé altérée; elle est vieille maintenant, et il la laisse en un coin sans soins, sans herbe. Un serpent eût été moins ingrat ! — Le bœuf parle de même : qui travaillait plus que lui pour l'homme? Que lui en revenait-il ? Force coups, peu de gré, et à la fin une mort cruelle. — L'arbre est innocent, lui aussi, et bienfaisant. L'ombre, les fruits, la chaleur du foyer, tout vient de lui, et dès qu'il vieillit, on l'abat. — Tel est le cri d'accusation des êtres inférieurs contre le roi des créatures. Ne sentez-vous pas dans tout cela un grand besoin de justice et une grande sensibilité de cœur pour ceux qui souffrent ?

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un homme vit une couleuvre :
« Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers. »
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole des ingrats, être bon aux méchants
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en (1). — Soit fait, » dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé. « C'était chose facile :
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée : et, si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. — Croyons (2), » dit la rampante bête
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vint à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit « que du labeur des ans (3)

(1) A quelqu'un que nous prendrons pour juge.
(2) Croyons ce qu'il nous dira.
(3) C'est-à-dire : des différents travaux qu'exige chaque année la culture.

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux,
Pour récompense, avait de tous tant que nous sommes
Force coups, peu de gré (1) : puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux (2). »
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur ;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. « Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer (3) ;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;
L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?
De son tempérament, il eût encor vécu. »
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.

(1) Peu de reconnaissance.
(2) C'est-à-dire : l'offraient en sacrifice.
(3) Sa récompense.

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

*
* *

Il en est de même, avec plus de netteté encore, parce que ce sont des hommes que La Fontaine met en scène, dans le *Paysan du Danube*.

Un paysan des bords du Danube vient se plaindre au gouvernement de Rome de la tyrannie que les agents de ce gouvernement font peser sur ses compatriotes. Il n'y a rien de plus fort, de plus sage et de plus attendrissant que les paroles de ce pauvre homme, espèce de sauvage, qui attend la mort pour prix de sa franchise, et qui la demande, mais qui veut dire ce qu'il a sur le cœur et faire entendre une fois au moins aux grands de ce monde la clameur d'angoisse des malheureux. Ecoutez cette belle fable, une des plus éloquentes que la Fontaine ait composées.

LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau (1)

(1) Voir plus loin, page 120.

Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle (1)
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers ; quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci :
Son menton nourrissait une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché ;
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon (2) de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
« Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister.
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :

(1) *Socrate*, philosophe grec ; *Esope*, fabuliste grec ; *Marc-Aurèle*, empereur romain, dit *le Philosophe*. Un auteur espagnol, *de Guevara*, a rapporté ce récit dont La Fontaine s'est inspiré.

(2) *Sayon*, espèce de casaque ouverte, portée autrefois par les gens de guerre et par les paysans.

Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs (1) ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,

(1) Magistrats romains chargés d'administrer les provinces conquises par Rome.

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les ; ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner ? c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois ; encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence

Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice (1) ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir (2).

*
* *

Quelle mâle et généreuse plainte ! Quelle protestation indignée du vaincu contre le vainqueur qui ne sait pas justifier au moins sa victoire par la supériorité de son caractère et le désintéressement dans sa conduite ! Tout peuple vainqueur qui n'a conquis que par cupidité et ne retient sa conquête que par avarice, qui « n'apprend rien » aux opprimés que la grossièreté et la violence, mérite qu'on lui applique cette belle et puissante apostrophe ; tout peuple vaincu doit la méditer pour se rendre, par sa conduite, digne de la dire, et c'est l'honneur de La Fontaine de l'avoir écrite.

(1) C'est-à-dire : on le fit noble.
(2) Entretenir cette éloquence.

CHAPITRE V.

LA MORALE DE LA FONTAINE EST PARTICULIÈRE AUX PETITS ET AUX HUMBLES.

Il est bien de plaindre les malheureux, de les aimer, et de leur réserver avec complaisance le beau rôle dans les œuvres d'art que l'on donne au monde. Il est mieux encore de les instruire, de leur montrer leurs travers et les moyens de les corriger. Si on les plaignait sans les instruire, on serait soupçonné de les flatter. Il faut agir avec les faibles et les petits de ce monde comme avec les enfants, les caresser pour leur faire voir qu'on les aime, mais parce qu'on les aime, les instruire, les avertir, leur signaler leurs défauts, et les suites inévitables de ces défauts s'ils s'y abandonnent.

Il ne s'agit pas ici d'une morale générale, d'un ensemble de préceptes et de maximes à l'usage de tous les hommes ; mais d'une morale particulière aux petits, accommodée à leurs besoins, à leurs penchants, et même à leurs ridicules, pour les en corriger, et c'est cette morale que La Fontaine a

exposée. Il a fait comme un père de famille qui voit les défauts de ses enfants, et pour chacune de leurs mauvaises inclinations trouve un conseil accompagné d'un exemple pour le rendre clair. Il a vu, en père éclairé, les sottises, les folies et même les vices de ces faibles qu'il aime tant, et il leur indique de tout son pouvoir les malheurs où ils se laisseraient entraîner par leurs fautes. C'est cet enseignement moral à l'usage des petits que nous allons retracer à grandes lignes en feuilletant notre La Fontaine.

ÉTOURDERIE ET IMPRÉVOYANCE

Le moindre défaut des petits, c'est d'être *étourdis et imprévoyants.* — Ceux pour qui le sort n'a rien fait à l'avance, et qui n'ont pas leur demeure et leur vie préparées ici-bas, sont ceux précisément qui souvent ne savent ni préparer ni prévoir eux-mêmes, mais vont de l'avant, au gré de leur fantaisie et de leurs caprices. Tel ce pauvre baudet qui faillit périr, avec son ânier, aussi sot que lui, pour n'avoir pas prévu que les éponges chargées d'eau deviennent très lourdes. Il allait d'un pas relevé, faisant sauter sur son dos les éponges sèches. Une rivière se trouva qu'il fallait traverser. Il se jeta en pleine eau, à l'étourdie, son maître en

croupe... ; âne, éponge et conducteur burent à l'envi, et peu s'en fallut que tous trois n'y restassent.

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL.

Un ânier, son sceptre (1) à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
Et l'autre se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles (2) :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car, au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.

(1) *Sceptre*, bâton qui est le signe du pouvoir.
(2) Marchait lentement pour ne pas casser les bouteilles.

Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui,
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison (1).
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

*
* *

Telle aussi cette tortue « *à la tête légère*, qui, lasse de son trou, voulut voir du pays, » et qui, serrant dans sa gueule un bâton soutenu par deux canards, s'enleva dans les airs, au grand étonnement de tout le voisinage. Sur son passage on crie : « Miracle ! venez voir passer dans les nuages la reine des tortues. »

La reine ! vraiment oui, je la suis en effet,

(1) *Firent raison*, tinrent tête.

répond la pauvre sotte, et vous pensez bien que, disant cela, elle lâcha son bâton et vint s'écraser sur la terre.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
« Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire (1).
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.

(1) *Ulysse*, Grec célèbre par ses aventures et ses voyages, qu'Homère a racontés dans un beau poème, intitulé : l'*Odyssée*. Voir dans cette collection *Homère*, par A. Couat.

La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
— La reine! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point.» Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage:
Ce sont enfants tous d'un lignage (1).

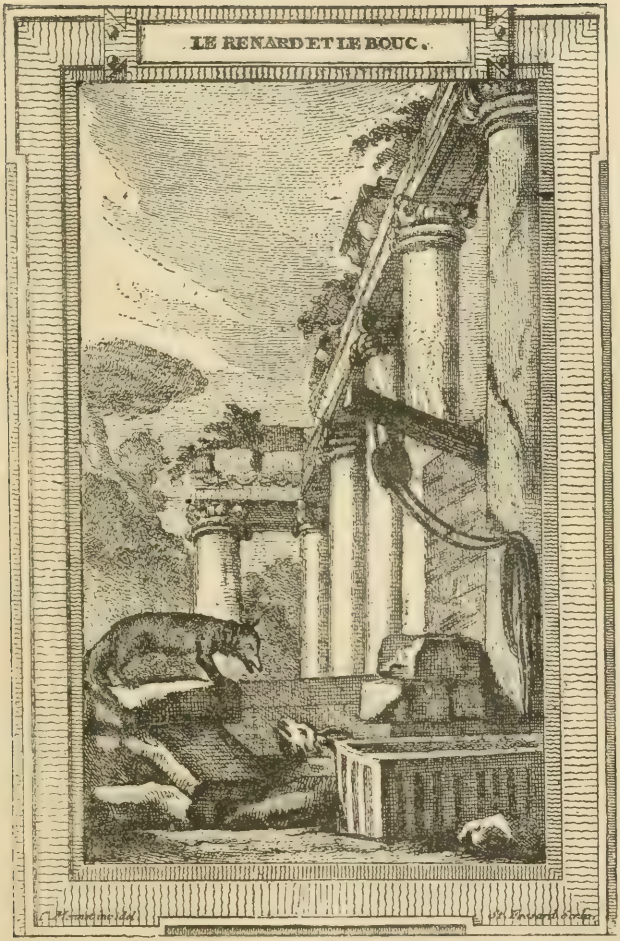
*
* *

Bien étourdi encore ce pauvre bouc, conduit au fond d'un puits par maître renard, qui se sert de lui pour en sortir, et l'y laisse ensuite se morfondre

LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés (2):

(1) *Lignage*, ensemble des personnes qui appartiennent à la même lignée, à la même descendance.
(2) *Encorné*, qui porte des cornes.



Reproduction de Fessard.

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.

Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe ! dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin.

*
* *

Et la laitière ! Elle n'est pas seulement étourdie, celle-là. Elle est ambitieuse et se perd en beaux projets. Elle nous montre que rien ne s'accorde mieux que les vastes desseins et la parfaite sottise relativement à nos intérêts présents, et que trop rêver d'un lointain avenir est tout le contraire de la vraie prévoyance.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri (1)
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au Lait.

***

Cette impatience de jouir, qui néglige les intérêts présents, et veut presser le cours du temps, nous la voyons encore bien finement railliée et bien justement punie dans la petite fable qui est devenue un proverbe : *La Poule aux œufs d'or*.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,

(1) Attristé.

Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

Vous entendez bien, n'est-ce pas, ce que c'est que cette poule ? Il n'a jamais existé de poule semblable ; mais de pareil mécompte, il y en a tous les jours. La poule aux œufs d'or c'est votre vigne qui produit un bon vin, mais que vous fumez trop pour lui en faire produire davantage. La quantité vient, mais la qualité disparaît ; la réputation de votre vin est perdue ; on ne vous en achète plus. La poule aux œufs d'or est morte. — C'est encore votre maison de commerce qui est avantageusement connue parce que votre père était un négociant loyal. Sous son nom vénéré, vous faites passer des marchandises inférieures. Peu à peu ce nom, sur la foi duquel on achetait, perd son crédit. Quand même vous en reviendriez à vendre aussi bon que votre père, le nom n'a plus son autorité d'autrefois : vous avez tué la Poule aux œufs d'or.

*
* *

Et remarquez que ce n'est pas toujours l'étourderie qui fait l'imprévoyance. Celle-ci s'allie très bien avec des dehors graves, une mine sérieuse, un ton doctoral. C'est qu'on est imprévoyant assez souvent par confiance en soi, dédain des petites occasions de gain légitime, parce que nous croyons que le ciel veille sur nous, et nous réserve les plus hautes fortunes. En attendant, on méprise les ressources ordinaires, et l'on meurt de faim très gravement, comme le *héron*, l'important personnage !

LE HÉRON.

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où
Le héron, au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau

Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace (1).
« Moi, des tanches? dit-il ; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

***

VIGILANCE.

Ce qu'il faut, c'est avoir l'œil au guet, l'oreille fine, profiter du moment, cueillir un jour de bonne fortune, ou seulement de répit, comme un bon fruit qui pend à la branche, n'abandonner la res-

(1) Allusion à la fable du *Rat de ville et du rat des champs.*

source que l'on a trouvée que la veille du jour où elle doit manquer; mais savoir la laisser alors, juste au moment, sans obstination et sans paresse; faire comme l'alouette, que je vous présente.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul (1) ; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée (2) NEST FUL

(1) *S'attendre à soi*, ne compter que sur soi.
(2) La nichée.

Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor (1), le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort (2) qui se repose

(1) Ayant pris son essor.
(2) Il a tort celui qui se repose.

Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents ! mère, c'est à cette heure...
— Non, mes enfants, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils : et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court : et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants ! »
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

*
* *

Ce qu'il faut, c'est avoir la vigilance de ce maître de ferme qui voit ce qu'aucun de ses serviteurs n'a su voir.

L'ŒIL DU MAITRE.

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis (1) les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un, d'aventure,
N'aperçut ni cor (2), ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès (3),
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien,
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux (4) n'a pas fait sa [revue.
Je crains fort pour toi sa venue ;

(1) *Pâtis*, pâturages.
(2) Bouture de cornes. Un cerf est dix cors à sept ans, parce qu'alors sa *ramure* ou son bois se compose de dix branches.
(3) Déesse de l'agriculture.
(4) Le maître.

Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas
Dont maint voisin s'éjouit (1) d'être.

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.

*
* *

NE PAS JUGER LES GENS SUR LA MINE.

Il faut savoir distinguer le faux ami du véritable, ne se pas rapporter au dehors, à l'apparence agréable, séduisante ou flatteuse. Nous sommes tous de petites souris que guette le chat. Le chat est très plaisant et doux à regarder. Il rentre ses griffes. Il faut savoir les deviner sous le velours de la patte.

(1) *S'éjouit*, se réjouit.

C'est ce qu'enseigne la souris expérimentée à son petit, au jeune *souriceau* étourdi et confiant.

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un souriceau (1) tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi les monts qui bornent cet Etat,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair (2),
Une sorte de bras (3), dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
Or, c'était un cochet (4) dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,

(1) *Souriceau*, jeune souris.
(2) La crête.
(3) Les ailes, à l'aide desquelles...
(4) *Cochet*, jeune coq.

En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec Messieurs les rats, car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

*
* *

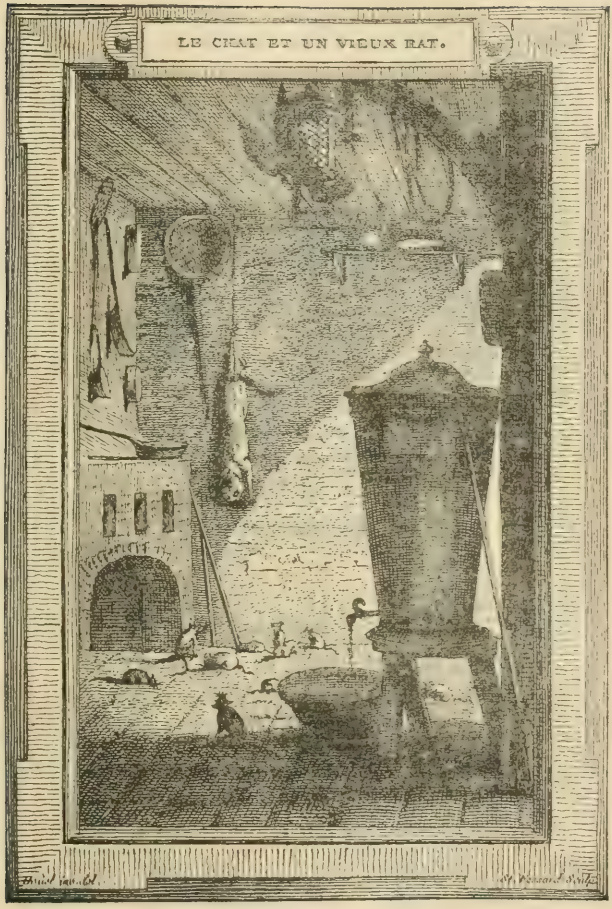
LA PRUDENCE EST LA MÈRE DE LA SURETÉ.

C'est encore ce que le vieux rat sait très bien faire pour lui-même et enseigner aux autres quand il se trouve en face du chat, vieux aussi, routier

et corsaire, qui sème la terreur autour de lui, peu redoutable cependant, pour qui sait démêler ses ruses, ou seulement se tenir sur ses gardes.

LE CHAT ET UN VIEUX RAT.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables ;
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,



Reproduction de Fessard.

La bête scélérate (Le Chat)
A de certains cordons se tenait par la patte.

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis (1),
Pour la seconde fois, les trompe et les affine (2),
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour ;
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :

(1) *Mitis* en latin signifie doux. La Fontaine a appelé plus haut le chat *doucet*.
(2) *Affiner*, tromper finement.

Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

*
* *

Il faut avoir la prudence du renard en présence d'un personnage nouveau, inconnu, dont on ne connaît ni la force, ni les armes, ni les dispositions, amicales ou hostiles :

LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés (1),
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant.
Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? Peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie. »
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,

(1) Des plus rusés.

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle (1).
« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs :
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup, et haut le pied (2). Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté.
« Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur le mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

* * *

ÉCOUTER SES PARENTS ET LES GENS D'EXPÉRIENCE

Et surtout, en toute affaire, il faut écouter les personnes plus sages que nous, qui ont de l'expérience, qui, ayant fait le chemin de la vie, en con-

(1) Prendre la fuite. — *Venelle* signifie ruelle.
(2) En levant le pied.

naissent les détours, les dangers, les pièges, les obstacles, les mauvais pas, les endroits où nous attend l'ennemi puissant ou rusé, oppresseur ou trompeur. *Il faut écouter ses parents*, suivre leurs conseils, mettre en pratique leurs instructions. Quand le chevreau reste à la maison, il doit se rappeler les avis de sa mère la chèvre, et agir selon ses prudentes recommandations.

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU.

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
« Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet :
Foin du loup et de sa race ! »
Comme elle disait ces mots,
Le loup, de fortune (1), passe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,

(1) *De fortune*, par hasard,

Et d'une voix papelarde (1),
Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup ! »
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet, s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que, de fortune,
Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Il faut en croire *son curé*, c'est-à-dire tout personnage sage et prudent qui nous guide et nous éclaire pour notre bien ; ne pas s'imaginer trop vite que l'on a plus d'esprit que tout le monde, et que la sagesse est née en même temps que nous. Nous sommes les derniers venus ici-bas. Nous trouverons bien, à notre tour, quelques petites choses ; mais à la condition de bien savoir d'abord ce qu'ont trouvé les autres et de le prendre en sérieuse con-

(1) Doucereuse.

sidération. *Garo* se croyait un esprit fort. Il lui est arrivé malheur, et son nez en a pâti.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve (1).
Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Hé parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. »
Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

(1) *Treuve*, pour *trouve*.

Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
« Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

***

VANITÉ.

La tortue que nous avons vue plus haut portée dans les airs par deux canards n'est pas seulement *étourdie*, elle est *vaniteuse*. C'est qu'il n'y a qu'un pas de l'un à l'autre. C'est par vanité le plus souvent et désir de paraître que nous nous jetons dans de sottes aventures, et comme dit La Fontaine :

Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage ;
Ce sont enfants tous d'un lignage.

C'est un autre défaut des petits, *la vanité*, que

La Fontaine a poursuivi de fines railleries et a montré sous toutes ses formes.

Il nous montre le corbeau, qui, voyant un aigle enlever un mouton, veut l'imiter, et ne réussit qu'à s'empêtrer dans la toison de l'animal, et à se faire prendre par le berger.

LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE.

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :
« Je ne sais qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture. »
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage, outre que sa toison
Etait d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème (1).

(1) *Polyphème* était un géant habitant sur les côtes de Sicile.

Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusettte.

Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux (1) de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

***

C'est encore le corbeau qui, pour montrer sa belle voix, laisse tomber le fromage, dont s'empare le renard, toujours à l'affût d'un bon tour.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître (2) corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix (3) des hôtes de ces bois. »

(1) Petits voleurs. Mot forgé par La Fontaine.
(2) Le titre de *maître* se donne aux avocats, aux avoués et aux notaires.
(3) Le *phénix*, oiseau fabuleux, unique en son espèce.

A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

*
* *

Le chien, d'ordinaire plus prudent, que La Fontaine, dans sa fable intitulée *Le Loup et le Chien*, nous dépeint bien gras, bien luisant, a lui aussi son jour de folle vanité ; il croit l'ombre bien plus belle que la proie ; il lâche celle-ci pour l'autre et manque de se noyer.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

*
* *

Après le corbeau et le chien, c'est le tour de l'*âne*.

L'âne est une bonne créature, comme vous savez, et que La Fontaine aime bien ; mais il veut forcer son talent, et, jaloux du petit chien que le maître caresse, il s'en vient lourdement faire aussi sa cour au maître, et le flatter de sa grosse patte. Vous voyez d'ici les coups de bâton.

L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant (1).
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment ! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,

(1) Autre acception du mot *galant*, fréquemment employé par La Fontaine. Il signifie, dans ce vers, *aimable gracieux*, opposé à *lourdaud, grossier* et *maladroit*.

Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame ;
Et j'aurai des coups de bâton !
Que fait-il ? il donne la patte ;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton (1) ! »
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

***

Quand il ne force pas son talent, l'âne se pavane ; il croit qu'on l'adore parce qu'on salue les reliques qu'il porte.

L'ANE PORTANT DES RELIQUES.

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait ;

(1) Un valet d'écurie, armé d'un bâton.

Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
« Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

***

Le mulet n'est pas moins orgueilleux, à l'occasion. Il est tout fier de sa mère, la jument, tant qu'il se trouve au service d'un prélat ; et ne se rappelle l'âne, son père, qu'il devrait respecter, que lorsque, vieux et cassé, il est ramené au moulin.

LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE.

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela

Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

***

La Fontaine ne ménage pas davantage les citoyens du monde aquatique.

Voyez cette grenouille qui a la prétention, pour peu qu'elle se donne un peu de mal, de devenir aussi grosse que le bœuf.

UNE GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez ? Dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
— Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — [M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;

Reproduction de Fessard.

La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Tout petit prince a des ambassadeurs ;
Tout marquis veut avoir des pages.

***

Encore un vaniteux, le geai, qui veut passer pour un paon. Qu'il prenne garde ; quand on est bourgeois et qu'on se donne les airs d'un gentilhomme, on ne réussit qu'à se faire chasser aussi bien par les gentilshommes que par les bourgeois.

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un paon muait : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut ; il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

*
* *

La Fontaine est presque dur pour ce défaut de la vanité. Il montre les vaniteux punis, parfois trop rudement, de leur sottise. Il leur dit impitoyablement :

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

C'est que la vanité est de tous les défauts celui qui fait faire aux petits le plus d'imprudences, surtout dans notre pays. « *C'est proprement le mal français*, » comme dit notre malin auteur, et il faut apprendre de très bonne heure à s'en corriger.

FOLLE AMBITION.

La Fontaine nous engage aussi à éviter la folle ambition, et la démangeaison de nous frotter à plus grands que nous. Point d'entreprises inconsidérées et dépassant nos forces. « Combien en a-t-on vus, qui sont devenus pauvres pour vouloir trop tôt être riches ! » Voyez ce berger très heureux tant qu'il se contente du rapport de son trou-

peau, puis ruiné quand il s'est avisé de trafiquer sur mer. Ecoutez-le, s'adressant à la mer qui semble, par sa tranquillité, l'inviter à de nouvelles entreprises :

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.

LE BERGER ET LA MER.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite (1)
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent (2), le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,

(1) Déesse de la mer, par extension, la mer elle-même.
(2) *Trafiqua de l'argent*, employa son argent au trafic.

Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

*
* *

C'est par ambition encore que les petits cherchent à se rapprocher des puissants et à les associer à leurs affaires. Ils n'y gagneront que la servitude, et peut-être pis. C'est le pot de terre qui s'en est allé en voyage avec le pot de fer, comptant sur celui-ci pour le protéger. Au bout de cent pas, à se heurter contre son terrible compagnon, il était en pièces ; ce qui nous apprend qu'il ne faut « *nous associer qu'avec nos égaux.* »

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage (1)
De garder le coin du feu :
Car il lui fallait si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris serait cause :
Il n'en reviendrait (2) morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace, d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds.
Clopin clopant, comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés

(1) *Faire que sage*, faire sagement.
(2) Aucun morceau.

Au moindre hoquet (1) qu'ils treuvent (2)
Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

*
* *

C'est le cheval, sauvage et libre encore, qui, s'étant voulu venger du cerf, cherche l'alliance de l'homme. « L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos ; » et voilà le cheval esclave de l'homme. — Il l'est encore.

LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait,
Ane, cheval et mule, aux forêts habitait ;
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.

(1) Choc.
(2) Trouvent.

Or, un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse ;
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous ;
Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
— Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc ; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière. »
Hélas ! que sert la bonne chère,
Quand on n'a pas la liberté ?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps ; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage, s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

*
* *

Telles encore ces pauvres bêtes innocentes qui s'avisent de vouloir se mettre en société avec le

lion. Chasser avec le lion, c'est vouloir être gibier plutôt que chasseur. « On le leur fit bien voir. »

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs (1) de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça,
Prit pour lui la première en qualité de sire.
« Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »

* *

Au lieu de se lancer à l'aveuglette dans les

(1) Filets.

projets et les aventures, au lieu d'écouter les conseils de la vanité ou de l'ambition, au lieu de chercher auprès des grands un appui humiliant ou onéreux, que convient-il que fassent les petits ? Il faut qu'ils soient *économes*, *patients*, *laborieux* ; qu'ils comptent chacun sur soi, et qu'ils sachent s'aider entre eux.

ÉCONOMIE.

La Fontaine donne aux petits pour modèle la fourmi, bonne ménagère, vivant de travail et d'épargne, qu'il oppose à la cigale, artiste imprévoyante, chanteuse étourdie, qui se trouve dépourvue quand vient l'hiver.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister

Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût (1), foi d'animal,
Intérêt et principal (2). »
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
Eh bien ! dansez maintenant. »

Cette fable contient un double enseignement qu'il ne faut pas méconnaître : ne soyez pas imprévoyants comme la cigale, mais n'ayez pas la dureté de la fourmi. L'économie est une belle chose, mais elle ne doit pas supprimer les sentiments de bonté, de charité que tous, petits et grands, nous devons avoir les uns pour les autres.

***

Il faut économiser pour autrui autant que pour soi-même, songer jusqu'au dernier jour « *à se donner des soins pour le plaisir d'autrui.* » La vie, d'ordinaire, est courte ; si elle est longue, pour-

(1) Le mois d'août, époque de la moisson.
(2) Capital.

quoi l'abréger d'avance en la considérant comme finie, en s'endormant dans un lâche repos? Ne nous moquons point du vieillard qui travaille alors qu'il pourrait jouir. Il jouit encore à sa manière ; il jouit de son activité, du peu qu'il ajoute au trésor commun de l'humanité, du plaisir qu'il sent à se dire que d'autres verront le fruit de ses peines, et en profiteront : « *Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.* » — Et cet ombrage qu'il ne verra pas, il le goûte en imagination, dans son rêve de bonté et de bienfaisance, plus que ses descendants ne le goûteront en réalité.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux (1), enfants du voisinage ;
Assurément, il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche (2) il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;

(1) Ancien mot pour *jeunes gens.*
(2) Les vieillards de la Bible, dont quelques-uns ont vécu plusieurs siècles.

Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-même,
Repartit le vieillard. Tout établissement (1)
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes (2)
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république (3),
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(1) Tout ce qu'on établit, tout ce qu'on fonde, domaine, industrie, ménage, etc.

(2) Déesses de la mythologie qui tenaient en leurs mains le sort des hommes.

(3) Servant l'Etat dans l'armée.

PATIENCE ET TRAVAIL.

Ailleurs La Fontaine montre, pour prouver la supériorité de la *patience* sur les plus heureux dons naturels, la lutte du lièvre contre la tortue. La tortue a parié d'arriver plus vite que le lièvre à un but marqué. Vous pensez si le lièvre a ri; et voilà cependant que la tortue a gagné, parce qu'elle est partie tout de suite, n'a pas perdu un instant, s'est « *hâtée avec lenteur*, » tandis que le lièvre batifolait, et attendait le dernier moment pour se mettre en route.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore (1).
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

(1) Plante qui passait pour guérir la folie.

Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
« Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ? »

*
* *

Le fabuliste recommande enfin le *travail* comme la plus sûre et la plus précieuse des ressources humaines.

Reproduction de Fessard.

Le lièvre laisse la tortue
Aller son train de sénateur ;
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.

La belle et simple histoire, et ingénieuse, et spirituelle, que celle du laboureur et de ses enfants ! Le vieux laboureur va mourir. Il fait venir ses enfants et leur confie un grand secret. Il y a un trésor caché dans le domaine de famille. Il ne sait pas en quel endroit ; mais que les jeunes gens travaillent, retournent les champs, creusent partout ; ils le trouveront. Il n'y avait point d'argent caché, mais à force de bêcher et de fouiller, la terre devint plus fertile et d'un plus grand rapport. Le vrai trésor c'est le *travail*.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

*
* *

Que le travail soit le véritable trésor, le *fonds* qui ne manque jamais, on le voit bien quand une circonstance ramène à la commune condition, à l'égalité primitive les personnages les plus différents. Que sert, quand on a fait naufrage, d'être noble ou même prince ? Du temps de La Fontaine, princes et nobles ne craignaient guère le naufrage ; mais il est des naufrages de toutes sortes, et, pendant la Révolution, plus d'un noble émigré, réduit à transformer en gagne-pain un art d'agrément appris à moitié pendant son enfance, a dû relire avec mélancolie la fable suivante et en reconnaître la justesse.

LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE, ET LE FILS DE ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,

Réduits au sort de Bélisaire (1),
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison ;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand), savait l'arithmétique :
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
— J'enseignerai la politique, »

(1) Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. (*Note de La Fontaine.*)

Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
« Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école. »
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien ; mais quoi !
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera. »
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

*
* *

IL FAUT SE SOUTENIR LES UNS LES AUTRES, ET ÉVITER LES LUTTES ET LES PROCÈS.

Il est un autre trésor pour le pauvre, c'est le bon accord, et le bon secours échangé sans cesse de l'un à l'autre. La Fontaine veut que l'on compte d'abord sur soi-même. « Aide-toi, le ciel t'aidera, » a-t-il dit très justement dans sa fable :

LE CHARTIER (1) EMBOURBÉ.

Le phaéton (2) d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours ; c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux

(1) Au XVIIe et au XVIIIe siècle on écrivait *chartier*. De nos jours on écrit *charretier*.
(2) Conducteur.

Sont si célèbres dans le monde :
« Hercule, lui dit-il, aide-moi. Si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici. »
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
— Je l'ai pris... Qu'est ceci ? mon char marche à souhait ;
Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera. »

*
* *

Mais notre poète veut aussi qu'on se soutienne les uns les autres, et qu'on soit fort par l'union, si faible que l'on puisse être isolément. « Toute puissance est faible à moins que d'être unie. » A plus forte raison les faibles seront comme anéantis s'ils se divisent et se ruinent à lutter entre eux. C'est un vieillard encore qui, dans la fable,

nous donne cette bonne leçon. Il réunit ses fils au moment où il se sent mourir, et leur montre un faisceau de baguettes. Unies, il est impossible de les rompre; isolées, elles se brisent, jusqu'à la dernière, sans le moindre effort.

LE VIEILLARD ET SES ENFANTS.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie (1).
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie :
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre (2) enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seraient malséants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :
« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : « Je le donne aux plus forts. »
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :

(1) *Esope,* le fabuliste grec déjà cité.
(2) *Phèdre,* célèbre fabuliste latin.

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
« Faibles gens ! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin, se sentant prêt de terminer ses jours :
« Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants (1),
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut (2).
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :

(1) Les gens d'affaires que l'on consulte en pareille circonstance.

(2) Jugement rendu par *défaut* et par conséquent susceptible d'être attaqué.

L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

*
* *

Point de division, point de guerres entre les petits. La lutte entre les faibles, c'est le moment que le puissant guette pour fondre sur eux et les opprimer. Rappelez-vous la grenouille qui voulait manger le rat. Tous deux furent mangés par plus gros qu'eux.

LA GRENOUILLE ET LE RAT.

Tel, comme dit Merlin (1), cuide (2) engeigner (3) autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
« Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin. »

(1) *L'enchanteur Merlin*, le magicien des romans de chevalerie.
(2) *Cuider*, vieux mot qui signifie *croire*.
(3) *Engeigner*, tromper.

Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée :
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée ;
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste (1) les dieux : la perfide s'en moque ;
Il résiste : elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut ; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,

(1) Prend les dieux à témoin de la perfidie de la grenouille.

Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

*
* *

Vivez donc en paix. Ni querelles ni procès. A plaider, on n'enrichit que les gens de justice; témoins ces deux voyageurs qui se disputaient une huître par-devant le juge. Le juge mangea l'huître à leur nez et leur adjugea à chacun une écaille.

L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser (1) la proie ;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie. »

(1) Ramasser.

Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin (1) arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles (2).

***

Témoins encore le lapin et la belette, qui ont procès par-devant le chat. Mauvais choix d'un juge, direz-vous. Ce n'est pas tant mal choisir le juge, c'est plaider qui est mauvais.

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,

(1) Nom donné par Rabelais à un homme de justice. (*Pantagruel*, liv. III, ch. 39.) Depuis, Racine, par sa comédie des *Plaideurs*, et La Fontaine, par ses *Fables*, ont rendu ce nom populaire.

(2) Expression proverbiale, pour dire *ne leur laisse rien.*

S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître !
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà ! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etait au premier occupant.
« C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous (1), dit-elle, à Raminagrobis. »

(1) Rapportons-nous-en.

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite (1),
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd : les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre

*
* *

Loin de chercher à se nuire, il faut secourir le voisin, pour qu'il vous aide en un besoin vous-même. « *Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature,* » dit La Fontaine d'un ton plus grave qu'à son ordinaire ; car c'est un principe qui lui est particulièrement cher, et, ailleurs, répétant les mêmes expressions presque impérieuses :

Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

(1) Faire la *chatte mite*, faire la chatte doucereuse.

Reproduction de Fessard.

Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Pour avoir manqué à cette loi, et n'avoir pas secouru le chien mourant de faim, l'âne fut à son tour abandonné du chien et étranglé sans façon par le loup.

L'ANE ET LE CHIEN.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua ;
Et ne sais comme il y manqua :
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure (1).
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot (2) : le roussin d'Arcadie

(1) Reste sans qu'on y touche.
(2) L'âne ne souffle mot.

Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille ;
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

***

C'est non seulement *la loi de nature* qui veut qu'on s'entr'aide, c'est la loi, c'est la nécessité sociale. *Toute puissance est faible à moins que d'être unie*, toute société périt si elle n'est pas le concert et le concours permanent de toutes les bonnes volontés. Il y a deux erreurs à éviter en ce qui regarde nos rapports avec la société. D'abord

il ne faut pas montrer une impatience continuelle et vouloir toujours changer de gouvernement; car on sait ce que l'on quitte et l'on ne sait jamais ce qu'on prend; ensuite il faut toujours se dire que si l'Etat est fait pour nous, nous aussi nous sommes faits pour lui, et devons concourir à sa prospérité par notre dévouement et notre participation constante à l'œuvre commune.

Cette première vérité qu'il ne faut pas trop se hâter de vouloir changer de maître nous est enseignée par La Fontaine dans sa jolie fable des *Grenouilles qui demandent un roi.* Par folle vanité les grenouilles ont répudié un maître doux et calme; vous allez voir ce qu'elles ont trouvé.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI.

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin (1) les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique;
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent (2) marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,

(1) Jupiter, roi des dieux et du monde.
(2) La population, la nation.

Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant ;
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière (1)
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi (2).
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir ;
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi, votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement (3)
Garder votre gouvernement ;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire. »

(1) Devint familière.
(2) Immobile.
(3) Vous *auriez dû* d'abord.

***

Cette seconde vérité qui est que nous sommes dans l'État comme les membres d'un grand corps n'est pas moins importante que la première. Les grands croient que sans eux nous ne pourrions point vivre ; ils ont raison ; car il faut des chefs. Mais s'ils croyaient pouvoir vivre sans nous, ils auraient tort ; car il faut des racines à l'arbre, des pieds au corps et des membres à l'estomac. C'est ce qui nous est montré dans la fable suivante qui est une de celles qui ont le plus de sens et de portée.

LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Je devais par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage ;
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster (1) en est l'image :
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme (2),
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
« Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme :

(1) Monsieur L'Estomac.
(2) C'est-à-dire en fainéant.

Et pour qui? pour lui seul; nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut (1) une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.

*
* *

Une vie de prudence, de réflexion, de sage réserve à l'égard des grands, de modestie, d'économie, de patience, de travail, de concorde et de

(1) Ce fut pour eux.

mutuelle bienfaisance, voilà donc ce que le fabuliste recommande au pauvre et au faible pour qu'il puisse porter sans trop d'encombre la lourde charge que l'existence est pour lui. Graves et virils conseils, voilés le plus souvent d'un air charmant de bonne humeur et de gaîté, revêtus de toutes les grâces d'un récit plaisant et de remarques piquantes; mais si sérieux au fond, si importants, si salutaires, si propres à faire une belle et bonne nation de travailleurs probes, fiers et doux.

CHAPITRE VI.

INSOLENCE ET FAIBLESSE DES GRANDS. — ILS ONT BESOIN DES PETITS.

Rien ne vaut mieux qu'instruire les petits sur leurs devoirs et leurs intérêts ; mais c'est une mission, non pas plus haute, mais plus touchante et plus aimable, de les consoler, de leur faire aimer leur pauvreté et leur respectable bassesse, de leur montrer qu'à cette condition du devoir accompli, leur destinée est douce encore, et, qui sait? plus heureuse peut-être, plus paisible à coup sûr, que celle de ces grandes puissances que nous regardons de si bas.

C'est ce qu'a fait cent fois La Fontaine avec une complaisance très marquée, un souci de relever le courage et de guérir les blessures, qui est pour nous attendrir et nous remplir de reconnaissance à son égard. Il n'est pas tendre pour les hauts et puissants seigneurs. Il nous montre leur vanité, leur dureté, leur égoïsme ; mais il aime

surtout à nous montrer leur *sottise*. Non pas qu'il leur en veuille : il n'a de rancune contre personne ; mais parce que c'est là un moyen de consoler un peu ses chers clients, *les petits*, dont c'est la revanche légitime de découvrir le point faible de leurs maîtres, et d'en rire à petit bruit. Il nous montre surtout la faiblesse réelle de ces puissants si fiers, les dangers de leurs grandeurs et la profondeur de leurs chutes. C'est le chêne, géant orgueilleux, qui est brisé par l'ouragan, tandis que le roseau, faible et humble, plie sous le vent et ne rompt pas.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage ;

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs (1).
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts (2).

*
* *

C'est le lion qui mugit impuissant, et succombe sous les piqûres du moucheron insaisissable ; mais que le moucheron ne s'enivre pas de sa victoire : lui-même rencontre la toile d'une araignée et y expire !

(1) C'est-à-dire le plus terrible vent qui soit jamais venu du Nord.

(2) *Le séjour des morts* se trouvait, d'après les anciens, dans l'intérieur de la terre.

LE LION ET LE MOUCHERON.

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre! »
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle:
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffre ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air, qui n'en peut mais (1) ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée ;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

***

Voici encore le lion : il est pris au filet et n'est sauvé que par un pauvre rat qui ronge le filet maille par maille : « *On a souvent besoin d'un plus petit que soi.* »

LE LION ET LE RAT.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

(1) N'en peut davantage.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il advint (1) qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

*
* *

Nous venons de voir le lion, ce roi des animaux, sauvé par un pauvre rat, voici la colombe à qui la fourmi rend le même service, lui prouvant qu'un bienfait n'est jamais perdu.

LA COLOMBE ET LA FOURMI (2).

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,

(1) Il arriva.
(2) *Fourmis* est écrit, dans cette fable, avec un *s* à la

Quand, sur l'eau se penchant, une fourmis y tombe,
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain croquant (1) qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus (2),
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon ;
Le vilain (3) retourne la tête ;
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole (4).

*
* *

LES PETITS PRÉFÈRENT LA MÉDIOCRITÉ.

Voilà les inconvénients de la grandeur. Les petits ont leurs maux, mais bien des avantages

fin, au singulier, pour éviter deux hiatus : une *fourmis y tombe* et *la fourmis arrive,* et au quatrième vers pour la rime.

(1) *Croquant*, gueux, misérable.

(2) *Vénus*, déesse de la beauté ; la colombe lui était consacrée.

(3) *Vilain* indiquait autrefois les paysans.

(4) Une *obole*, petite monnaie des Grecs.

aussi. Moins de souci, c'est plus de vraie richesse. Voyez ces bonnes gens qui avaient trois souhaits à former. Inutile de vous dire que leur premier vœu fut pour *la richesse*. Les voilà opulents, malheureux aussi par trop de fortune :

Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Les voleurs contre eux complotèrent,
Les grands seigneurs leur empruntèrent,
Le prince les taxa. . . . . .

Dégoûtés d'une fortune si onéreuse, ils demandèrent qu'on leur rendît la *médiocrité*. Ce fut leur second souhait. Il en restait un troisième à faire : « Ils demandèrent la *sagesse*. C'est un trésor qui n'embarrasse point. »

Et le bon savetier, joyeux, toujours chantant, toujours gaillard dans sa pauvreté, à qui on joue le mauvais tour de donner cent écus. Adieu la joie, et l'heureuse insouciance, adieu les chansons ! « Le sommeil quitte son logis, » et les soucis y entrent :

Tout le jour, il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. . . . . .

Que faire ? C'était un sage : il reporta les cent

écus chez le prêteur, et retrouva chansons le jour et sommeil la nuit.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages (1),
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor ;
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ? ma foi, Mon-
[sieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin

(1) « *Passage* signifie ici *ornement ajouté à un trait de chant.* » (Littré.)

J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour, il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

Reproduction de Fessard.

Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

RÉSIGNATION A LA MORT.

Voilà une bonne et saine résignation. Je l'ai dit, ce savetier est un sage. Il y a une résignation plus difficile, c'est celle qui fait que nous nous inclinons devant les arrêts du sort. Ils nous paraissent toujours si injustes ! Sur ce point aussi les petits pourraient donner des leçons aux grands. Ils sont naturellement plus résignés, plus capables d'abnégation, d'humilité devant les grandes puissances naturelles qui nous gouvernent, et contre lesquelles il serait bien inutile et bien ridicule de se révolter.

La Fontaine a préféré, pour nous donner cet enseignement, faire parler la plus terrible de ces fatalités inévitables, la *Mort*. Dans la fable que vous allez lire, elle raille durement l'avidité, l'obstination à vivre d'un centenaire incorrigible. Mais voyez comme La Fontaine est bon. Après avoir fait parler à la Mort son langage, rude et amer, lui à son tour prend la parole pour exprimer les mêmes idées avec plus de douceur, plus de délicatesse persuasive, plus d'élévation aussi, non pas seulement en sage, mais en ami des hommes, en philosophe aimable dont la résignation est souriante, en admirateur des belles morts et des glorieux dévouements, parant, en quelque sorte, la

mort (comme il pare toutes choses) de tout ce qui doit nous la rendre ou désirable ou acceptable avec sérénité. — Faites bien attention à ce changement de ton.

LA MORT ET LE MOURANT.

La Mort ne surprend point le sage ;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine :
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La mort ravit tout sans pudeur ;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et, puisqu'il faut que je le die (1),
Rien où l'on soit moins préparé.
Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,

(1) Vieille forme pour : que je le *dise*. On trouve dans Molière : « quoi qu'on die. »

Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé (1)? dit-il ; attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu (2), te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades (3),
Ou morts, ou mourants, ou malades :

(1) *Au pied levé*, au milieu d'une marche, d'une action ; sans avoir été prévenu.
(2) Ce dis-tu (tu dis cela), d'après ce que tu dis.
(3) Tes contemporains.

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement (1)?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république (2)
Que tu fasses ton testament. »
La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

(1) Qu'est-ce que tout cela *si ce n'est* un avertissement.
(2) A l'Etat. Les Latins appelaient République l'État, quelle que fût la forme du gouvernement. Au XVIIe siècle, on parlait encore beaucoup à la latine.

CHAPITRE VII.

DE L'AMITIÉ. — COMMENT LA FONTAINE A SENTI L'AMITIÉ.

La fable du *Savetier et du Financier* nous montre la revanche du pauvre, le repos d'esprit, la gaîté faite d'espérance, la simplicité des goûts et les plaisirs sans recherche, sans amertume et sans remords. Il en a une autre : lui seul connaît l'amitié vraie, spontanée, désintéressée, qui ne s'attache qu'à la personne, non à l'attrait de la fortune ou aux prestiges de l'illustration.

La Fontaine fut toujours pauvre et toujours aimé. On peut dire qu'il n'est pas d'homme pour qui, plus que pour La Fontaine, la vie ait été affection, affection portée aux autres, affection d'autrui délicieusement savourée, perpétuel courant et échange de sympathie.

Vous lirez plus tard un joli livre d'un ancien, le *Traité de l'amitié* par Cicéron, célèbre orateur latin, et vous en serez certainement touché. Ce-

pendant vous remarquerez que le genre d'amitié que Cicéron célèbre, recommande et préfère, est une amitié un peu austère, toujours un peu mêlée de très graves préoccupations, politiques ou autres, et tournée à l'accomplissement des grandes choses. Dieu me garde de dire du mal de l'amitié comprise ainsi! Mais en vérité, ce n'est pas là, ce me semble, l'amitié proprement dite, l'amitié pour elle-même; c'est plutôt une sorte d'association pour le bien.

Rien de plus respectable qu'un pareil sentiment. Mais si l'amitié de Cicéron est digne de respect, combien celle de La Fontaine est plus aimable, et d'un attrait plus profond! Là encore nous retrouvons l'enfant, avec toutes ses grâces, son abandon naïf, son mouvement naturel de cœur.

La Fontaine aima, dès sa première jeunesse, d'une passion toute franche et pleine, où tout son caractère se montre, d'une passion infiniment tendre sans exigences et sans jalousies, qui en faisait un ami délicieux. Il eut beaucoup de compagnons chéris, ne se sépara jamais d'aucun d'eux, et avec aucun ne se refroidit.

Le premier fut le bon Maucroix, de Reims, qui devint plus tard chanoine en cette ville. Ce fut le préféré, quoique presque toujours éloigné de La Fontaine; ce fut le confident familier et intime des pensées les plus secrètes. C'est qu'il avait, avec beaucoup moins de génie et un sens artistique

très inférieur, beaucoup de La Fontaine. La tournure d'esprit était la même, et aussi le penchant du cœur. Comme La Fontaine, pour employer l'expression de saint Augustin, « il aimait à aimer; » comme La Fontaine, il se plaisait aux champs, aux bois, aux « douceurs secrètes de la solitude. » Il écrivait ces vers un peu faibles, mais où il semble que l'âme de La Fontaine, sinon son génie, ait passé :

Heureux qui, sans souci d'augmenter son domaine,
Erre, sans y penser, où son désir le mène,
Loin des lieux fréquentés !
Il marche par les champs, par les vertes prairies,
Et de si doux pensers nourrit ses rêveries
Que pour lui les soleils sont toujours trop hâtés.

. . . . . .
. . . . . .

L'esprit libre de soin,
Il jouit des beautés dont la terre est parée ;
Il admire les cieux, la campagne azurée,
Et son bonheur secret n'a que lui pour témoin.

Maucroix et La Fontaine restèrent en correspondance jusqu'à la mort, échangeant leurs douces pensées, leurs rêveries ingénues et tendres, leur sérénité de cœur. Très vieux, Maucroix écrivait à

La Fontaine ces vers, dignes de tout point, cette fois, de celui à qui ils étaient adressés:

Chaque jour est un don du ciel que je reçoi:
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne.
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi ;
Et celui de demain n'appartient à personne.

La Fontaine n'eut pas d'ami plus tendre; il en eut de plus illustres. Il y eut dans sa vie un temps charmant, une période chère et précieuse, celle où, âgé de quarante ans environ, il se trouva être en commerce perpétuel d'affection avec Racine et Boileau, tout jeunes encore, Molière du même âge que lui.

C'est cette communauté de goûts et presque d'existence qu'on a nommée, d'après La Fontaine, « *la société des quatre amis.* » On se réunissait, on causait de vers, de beaux livres, de belle campagne et de beaux jardins. On avait de l'esprit et du savoir, ce qui n'a jamais rien gâté, de la confiance surtout et du plaisir à se voir, ce qui est le fond même de l'amitié. La Fontaine, en cela, était le plus habile, parce qu'il était le plus simple, le plus candide, merveilleusement aveugle aux défauts des personnes chéries, le plus aveugle étant celui qui ne veut pas voir. Il le disait avec la malice tendre, la grâce exquise, qu'il met à toutes les

choses de sentiment : « Savez-vous pas bien que pour peu que j'aime, je ne vois dans les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle ? Si vous ne vous en êtes pas aperçu, vous êtes encore plus taupe que moi. Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin... Je dis des sottises en vers et en prose, et serais fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solennelle. »

Tel il était avec Boileau, avec Racine, avec Molière.

Cette société des quatre amis, il en a été le charme ; et il en a si pleinement goûté l'attrait qu'il a voulu s'en faire l'historien. Voici comme il nous l'a décrite, dans un conte, très agréable du reste, intitulé *Psyché*, que vous lirez un jour :

« Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse (1), lièrent une espèce de société que j'appellerais académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et

(1) Par le goût des vers et des choses de l'esprit. Le *Parnasse* était une montagne de Grèce consacrée à la Poésie.

qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autres, comme les abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité ni la cabale n'avaient de voix parmi eux.

« Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle, et faisait un livre, ce qui arrivait rarement.

« *Polyphile* (1) était le plus sujet à cette maladie... Quand son ouvrage de *Psyché* fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

« *Acante* (2) ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendrait point interrompre,

(1) *Polyphile*. C'est, comme vous savez, *La Fontaine* lui-même.

(2) C'est *Racine*. Remarquez le caractère que La Fontaine observe chez lui et nous peint, son amour pour les jardins, les fleurs, les ombrages. Les poètes du XVIIe siècle ont peu parlé de la nature ; mais ils l'ont beaucoup aimée.

ils écouteraient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela; mais *on peut dire que celui-ci aimait toutes choses.* Ces passions, qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répandaient jusqu'à leurs écrits, et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acante avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste (1) et Gélaste (2), le premier était sérieux sans être incommode; l'autre était fort gai. »

Quel agréable tableau d'une compagnie de vrais amis, simples, aimables, sans vanité quoique écrivains, sans affectation quoique poètes! Comme on sent bien que, sans y songer le moins du monde, et en s'effaçant au contraire, c'est lui-même que La Fontaine a peint surtout, prêtant, par une mégarde charmante, son propre caractère à ces amis si chers! Ce dut être une journée

(1) C'est *Boileau.*

(2) Il y a ici une certaine incertitude. On tombe d'accord cependant pour croire que par Gélaste, La Fontaine désigne *Molière*, en mêlant à son caractère quelques traits de celui d'un cinquième ami, le joyeux et fantasque *Chapelle*, aimable compagnon, homme d'esprit, trop paresseux, qui a laissé un petit livre agréable, le *Voyage de Chapelle et Bachaumont en Provence et Languedoc.*

délicieuse que celle que les quatre amis passèrent ainsi à Versailles, partie causant, partie discutant avec mesure et bon goût, partie admirant les beaux lieux qui s'étalaient sous leurs regards, partie écoutant la belle histoire que leur lisait La Fontaine. Cette journée, vous en lirez quelque jour, dans La Fontaine lui-même, tout le détail. En voici la fin, que je ne résiste pas au plaisir de vous dire à l'avance :

« Polyphile cessa de lire... Après quelques réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage : « Ne voyez-vous pas, dit *Ariste* (Boileau), que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Polyphile a tâché d'exciter en vous la compassion ? » — « Ce que vous dites est fort vrai, répondit *Acante* (Racine) ; mais je vous prie de considérer ce gris-de-lin, ces *couleurs d'aurore*, cet orangé et surtout ce pourpre, qui environne le roi des astres. » Et, en effet, il y avait très longtemps que le soir ne s'était trouvé si beau... On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour ; puis, la lune étant en son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisait la voulurent bien prendre pour guide. »

Et ainsi finit *Psyché*, par Racine en contemplation devant un soleil couchant, et puis, par le retour des quatre plus grands poètes de la France, de Versailles à Paris, le long de la Seine, à tra-

vers des sites ravissants, l'esprit tout hanté de beaux paysages et de beaux vers, sous la clarté douce de la lune, dans une sereine nuit d'été.

COMMENT LA FONTAINE A DÉPEINT L'AMITIÉ.

Tel était La Fontaine en amitié. Aussi personne n'a trouvé d'accents plus pénétrants pour peindre l'ami véritable

Qui cherche nos besoins au fond de notre cœur ;
Qui nous épargne la pudeur
De les lui découvrir nous-même.

C'est ce que nous lisons dans la fable intitulée :

LES DEUX AMIS.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa (1) ;
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,

(1) Vaste contrée de la côte orientale d'Afrique.

Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée (1) avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort : vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
— Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu :
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

*
* *

Mais il est vrai, ajoute La Fontaine, que les

(1) *Morphée* est pris par le poète pour le Sommeil même.

vrais amis sont chose rare, et il nous cite la parole du fameux philosophe grec, Socrate.

LA PAROLE DE SOCRATE.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage :
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
« Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine ! »

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

***

La Fontaine savait que c'est là, dans ce commerce pur, dans ce partage et cet échange de pensées nobles, de sentiments sains, dans cette étreinte douce de deux âmes naïves, qu'est le vrai et solide plaisir, la joie sans déception et sans

trouble. L'affection dans la médiocrité, dans la paix, dans l'ombre d'une tranquille retraite, c'est ce qu'il caresse du regard le plus attendri, ce qu'il peint de sa touche la plus délicate et la plus fine.

Lisez et relisez la fable *des Deux Pigeons*, qu'il a peut-être écrite en souvenir de ce bonheur intime du foyer et de la famille, dédaigné par lui aux jours de sa jeunesse hasardeuse, regretté plus tard, aux jours de la vieillesse, doux encore, car il prenait plaisir à toutes choses, mais assombris un peu et voilés.

LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,

Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirais-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint (1) :
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las (2)
Les menteurs et traîtres appâts.
Le las était usé ; si bien que, de son aile,

(1) *M'avint*, m'advint, m'arriva.
(2) *Las* ou *lacs*, filet, piège.

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin ;
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier (1), quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien que mal (2), elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

(1) Terme de fauconnerie.
(2) Tant bien que mal.

*
* *

Je vous citerai en terminant le conte exquis de *Philémon et Baucis*, cet hymne à la gloire de la pauvreté, de la candeur, de l'inaltérable douceur de l'union domestique ; vous allez lire avec ravissement ces vers délicieux où le poète a mis tout son cœur simple, tendre et charmant.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE (1).

A MGR LE DUC DE VENDÔME.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours que le fils de Japet (2)
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix et méprise le reste :
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,

(1) *Ovide*, poète latin.
(2) Prométhée.

Il regarde à ses pieds les favoris des rois :
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne :
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'amour par des désirs constants
Avaient unis leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clotho (1) prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés (2).
Eux seuls ils composaient toute leur république,
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encore se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens, dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le Dieu de l'éloquence (3) ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.

(1) *L'une des trois Parques* qui filaient la vie des hommes. Les deux autres s'appelaient *Lachésis* et *Atropos*.
(2) Pendant quarante ans.
(3) Mercure.

Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des Dieux et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu, sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent ;
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent;
D'onde tiède on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais, non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,

Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles ;
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent :
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent,
Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils,
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais quand nous serions rois, que donner à des Dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main.
Entre les pieds des Dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;
Jupiter intercède. Et déjà les vallons

Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les Dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes ;
Suivez-moi. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs ! »
Il dit, et les autans (1) troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans ;
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants (2)
Entraînèrent sans choix animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure :
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains !
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs ;
De pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris (3) ;
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle (4) !

(1) Les vents du midi.
(2) Les torrents.
(3) Cette demeure.
(4) Deux peintres célèbres de l'antiquité.

Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures.
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins ? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
Clotho ferait d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office.
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe, à l'entour d'eux, debout prêtait l'oreille :
Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels:
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties (1).
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez bientôt la suite en nos lambris,
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,

(1) Victimes.

Philémon regardait Baucis par intervalles ;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée :
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée ;
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne.
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Ce bonheur vertueux qu'Hymen leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si...Mais autre part j'ai porté mes présents.

Célébrons seulement cette métamorphose.
Des fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio (1) me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra, chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los (2) que j'en attends :
Faites-moi triompher de l'envie et du temps ;
Enchaînez ces démons que sur nous ils n'attentent,
Eunemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire, en un style assez haut,

(1) Une des neuf muses.
(2) *Los*, vieux mot qui signifie louange.

Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie ;
L'entreprise demande un plus vaste génie ;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer ?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages,
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire ;
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet (1) tout le sacré vallon.
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres, dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis.

***

Vous voyez par cette lecture comment Philémon et Baucis vécurent heureux par le cœur, par la pratique des vertus des pauvres : *affec-*

(1) Château appartenant au duc de Vendôme.

tion, *humilité*, *épargne*, *travail*, *charité* ; comment, par ce chemin obscur et qui semble rude, on arrive non seulement au bonheur, mais à une véritable gloire, faite du souvenir attendri de ceux qu'on a instruits, éclairés, consolés par la précieuse leçon d'un bon exemple.

Philémon et Baucis sont chargés d'ans, toujours plus unis, et partant toujours plus heureux. On honore leur tombeau qui est devenu comme le temple de la piété domestique. Pour peu que des époux y viennent prier, « ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans. » Et La Fontaine ajoute, songeant qu'il est trop tard pour lui, et qu'il a trop remis à faire ce tendre pèlerinage :

Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.

Laissant ainsi, dans un regret discret, percer une pensée de retour, un geste en arrière, un regard au passé, un ressouvenir, qui nous est encore une leçon.

CHAPITRE VIII.

VIEILLESSE DE LA FONTAINE. — SA MORT.

La Fontaine vieillissait en effet. Sa vie tranquille, sans incidents, qui ne contenait d'autres événements qu'un poème nouveau, une fable charmante ajoutée à tant d'autres, un conte rimé lestement pour un groupe d'amis rieurs, une promenade dans les bois au printemps, « quand les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie, » une petite visite à l'Académie française, sa vie simple et comme enfantine l'avait conduit insensiblement et sans secousse de la jeunesse insouciante à la vieillesse un peu triste, mais non chagrine, et entourée encore d'affections dévouées et attentives. Il écrivit jusqu'au dernier temps, toujours passionné pour son art, pour ces Muses, comme on disait alors, qui avaient eu pour lui toutes les tendresses, et lui avaient prodigué sans compter les dons les plus rares.

Il ne pouvait pas vivre sans écrire. Six mois avant sa mort, il écrivait à son ami Maucroix :

« J'espère que nous attraperons tous deux quatre-vingts ans et que j'aurai le temps d'achever mes *Hymnes. Je mourrais d'ennui si je ne composais plus.* Donne-moi tes avis sur le dernier psaume : *Dies iræ, dies illa* [qu'il avait paraphrasé en vers français] que je t'ai envoyé. J'ai encore un grand dessein où tu pourras m'aider. Je ne te dirai pas ce que c'est que je ne l'aie avancé un peu davantage.... »

Il n'eut pas de maladie très grave, mais un lent affaiblissement, accompagné d'une grande terreur de la mort.

On s'intéressa beaucoup à ses derniers moments. L'Eglise, qu'il avait offensée par quelques œuvres légères, s'inquiéta avec empressement de le ramener à elle. Il se soumit aux rétractations et aux déclarations de repentir qu'on lui demandait, avec la plus grande douceur et la plus touchante humilité.

Tout le monde littéraire de l'époque prenait avec anxiété de ses nouvelles. Son ami Maucroix, qui devait lui survivre de quelques années, lui envoyait des lettres d'encouragement, de sympathie et de réconfort.

Saint-Evremond, gentilhomme et homme de lettres français, qui vivait à Londres, interrogeait

avec instance ses amis sur la santé du poète qu'il aimait.

Fénelon, qui faisait alors l'éducation du jeune duc de Bourgogne, et lui apprenait à aimer le fabuliste, se tenait avec la plus grande exactitude au courant des nouvelles de la santé de l'illustre malade.

Le jeune duc de Bourgogne, âgé de douze ans, fit de lui-même, et sans avoir été inspiré par personne, une action fort touchante. Sachant que La Fontaine mourait comme il avait vécu, c'est-à-dire très pauvre, il lui fit porter cinquante louis, « qui étaient tout ce qu'il avait alors, et tout ce qui lui restait de ce que le Roi lui avait fait donner pour ses plaisirs du mois courant, » lui faisant dire que « s'il eût eu davantage à lui envoyer, il le lui aurait envoyé avec encore plus de joie. »

C'est un agréable trait que celui-là, et qui s'ajuste bien au caractère, à l'humeur, au tour d'esprit, à toute la vie de La Fontaine. Il convenait que Corneille fît verser des larmes au grand Condé; il convenait que le dernier bienfait tombé aux mains de La Fontaine fût l'offrande naïve d'un enfant.

Il s'éteignit le 13 avril 1695, dans l'hôtel de M. d'Hervart, « avec une constance admirable et toute chrétienne, » dit Charles Perrault ; très chrétiennement en effet, mais en poète et en distrait, déclaré digne de l'indulgence divine par sa garde-

malade, pour cette raison « qu'il était si simple que Dieu n'aurait jamais le courage de le damner ».

Le pauvre Maucroix écrivit tristement ces lignes dans ses *Mémoires* au jour le jour : « Le 13 avril mourut à Paris mon très cher et très fidèle ami, M. de La Fontaine ; nous avons été amis plus de cinquante ans, et je remercie Dieu d'avoir conduit l'amitié extrême que je lui portais jusques à une si grande vieillesse, sans aucune interruption ni aucun refroidissement, pouvant dire que je l'ai toujours tendrement aimé, et autant le dernier jour que le premier.

« Dieu, par sa miséricorde, le veuille mettre en son saint repos !

« C'ÉTAIT L'AME LA PLUS SINCÈRE ET LA PLUS CANDIDE QUE J'AIE JAMAIS CONNUE. Jamais de déguisement ; je ne sais s'il a menti en sa vie ; c'était, au reste, un très bel esprit, capable de tout ce qu'il voulait entreprendre. Ses fables, au jugement des plus habiles, ne mourront jamais, et lui feront honneur dans toute la postérité. »

« *C'était l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue* », dit Maucroix ; et ailleurs, rapportant un joli mot de Madame de la Sablière, il avait encore écrit dans ses Mémoires : « M. de La Fontaine ne ment point en prose. »

C'est là la véritable épitaphe de La Fontaine, de

ce cœur simple, bon, clair et transparent, comme « une onde pure » où se reflètent les étoiles.

Il en est une autre, qui est touchante aussi, Fénelon, après la mort de La Fontaine, donna, comme version latine à son élève le duc de Bourgogne, un petit éloge du fabuliste, dont voici la traduction :

« Hélas ! il n'est plus, le poète enjoué, nouvel Esope, et supérieur à Phèdre dans l'art de badiner, celui qui a donné une voix aux bêtes pour qu'elles fissent entendre aux hommes les leçons de la sagesse !

« Hélas ! La Fontaine a expiré.

« O douleur ! Ont expiré avec lui les jeux pleins de malice, les ris folâtres, les grâces élégantes, les savantes Muses.

« Pleurez, vous qui aimez le naïf enjouement, la nue et simple nature, l'éloquence sans apprêt et sans fard. A lui, à lui seul, les doctes ont permis la négligence. Combien chez lui cette belle négligence se montre supérieure à un style plus poli !

« Que de regrets mérite une tête si chère ! Pleurez, nourrissons des Muses ! Et cependant vivent et vivront toujours les beautés qui brillent dans les jeux de sa muse, et les aimables badinages, les plaisanteries attiques, le persuasif attrait, charmant et facile.

« Nous ne plaçons pas La Fontaine, comme le

voudrait l'ordre des temps, parmi les modernes, mais pour les agréments de son esprit, au rang des anciens.

« Ne nous en crois-tu pas, lecteur ? Ouvre le livre. Qu'en penses-tu ? C'est Anacréon (1) qui se joue. C'est Horace (2), soit libre de soucis, soit ayant une flamme au cœur, qui chante sur cette lyre. C'est Térence (3) lorsqu'il fait, dans ses comédies, la peinture vivante des mœurs et des caractères des hommes. La douceur et l'élégance de Virgile (4) respirent dans ce petit ouvrage.

« Oh ! quand les favoris de Mercure (5) égaleront-ils l'éloquence de ces personnages à quatre pattes ? »

(1) Célèbre poète grec, d'une grâce badine et enjouée.
(2) Poète latin, spirituel et fin.
(3) Poète comique latin, très inférieur à La Fontaine : mais il était particulièrement en faveur au XVIIe siècle.
(4) Le plus grand des poètes latins.
(5) Les poètes lyriques.

CONCLUSION.

LA DERNIÈRE PENSÉE DU POÈTE.

La jeunesse est le temps des rêves qu'on fait pour soi, la vieillesse est le temps des rêves qu'on fait pour les autres. Si nous cherchons à nous figurer ce que rêvait, en ces jours d'automne où l'âme se recueille, le poète des petits et le consolateur des humbles, nous le trouverons sans peine, après ce que nous avons lu de lui ensemble. Un âge d'or sans oisiveté et sans piège, un âge d'or non créé pour l'homme, comme une épreuve, mais fait par l'homme, et mérité par lui, parce qu'il le fait tous les jours ; un monde où les petits sont heureux parce qu'ils sont devenus sages, prudents, laborieux, économes, charitables, et se soutenant les uns les autres ; un monde où l'on travaille librement et volontairement par goût du travail lui-même et de la dignité qu'il comporte ; un monde où l'on s'épargne, où l'on s'entr'aide ; un monde où l'on s'aime ; un monde de concorde, de paix,

de plaisirs simples, de médiocrité résignée et heureuse ; un monde aussi d'innocente malice, de gaîté saine, de joyeux propos, de satire légère et sans amertume ; un monde de bons travailleurs, simples de cœur, fins d'esprit, prompts au bienfait, à la reconnaissance, à la riposte aussi et à la bonne plaisanterie ragaillardissante ; un monde enfin où toutes les forces saines de l'homme ont leur libre et pleine allure, leur franche saillie, et qui n'a pas de place pour la sottise, la vanité, l'ambition folle, la haine, l'ennui.

Ce monde, que La Fontaine a rêvé, n'existe pas. Mais, par ses leçons, il a contribué, sans effort, sans éclats, sans paroles retentissantes et sans ambitieuses attitudes, mais tout autant et plus que bien d'autres, à créer quelque chose qui s'en rapproche. Il dépend de nous, pénétrés de sa bonne pensée, de sa douce chaleur de cœur, de réaliser un peu tous les jours, et tous les jours un peu plus, le rêve de notre cher poète.

Cet âge d'or, il faut d'abord le créer en nous-mêmes par l'application des maximes qu'il a écrites pour nous. Il faut arriver au repos d'esprit par cette patience, cette persévérance, cette attache à la maison, au travail, à l'épargne, aux joies simples, qu'il nous recommande, et qu'il rend poétiques à force de les rendre aimable. Cet âge d'or, il faut le créer autour de nous, en aimant ceux

qu'il a aimés, les petits, les humbles et les délaissés ; surtout, quand on est petit soi-même, en s'aimant et se secourant les uns les autres, en pratiquant ce que les hommes politiques appellent la solidarité et la fraternité, qui sont moins des principes politiques que des vertus humaines, et, seules, forment toutes une religion sociale.

Ne pas compter sur les grands, compter sur soi-même, faire de la société un concert de bonnes volontés courageuses et charitables ; être sévère chacun pour soi, être indulgent chacun pour les autres ; faire de toutes nos forces grandes ou petites, de toutes nos intelligences puissantes ou médiocres, de tous nos courages et de toutes nos énergies morales, ce faisceau de dards unis et pressés ensemble dont nous a parlé La Fontaine, et qu'il nous a montré invincible à tous les efforts : voilà le but que nous indique ce grand moraliste et ce grand éducateur. Nous y arriverons, ou du moins nous diminuerons de jour en jour la distance qui nous en sépare, en y mettant un peu de ces vertus modestes des chères bêtes de La Fontaine.

Vous verrez dans Molière que les Turcs, les Turcs de comédie, par manière de salutation et de compliments, souhaitent à ceux qu'ils rencontrent « la force des lions, et la prudence du serpent. » En vous quittant, ce n'est pas par vain compliment, mais bien d'un cœur sincère, que je

vous souhaite l'économie de la fourmi, la patience de la tortue, l'esprit de concorde de l'abeille, et la bonté de l'escarbot.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVEC INDICATION DES FABLES CITÉES.

—

Pages.

AVANT-PROPOS. . . . . .

CHAP. I. — POURQUOI LA FONTAINE EST UN GRAND ÉCRIVAIN POPULAIRE. 11

JEUNESSE DE LA FONTAINE. 14

CARACTÈRE DE LA FONTAINE. 22

COMMENT IL AIME LA NATURE, ET COMME IL LA PEINT. 33

CHAP. II. — CE QU'EST LA FABLE. 55

Le Renard et les Raisins. 56

Le Paon se plaignant à Junon. 58

BUT QUE LA FONTAINE S'EST PROPOSÉ EN ÉCRIVANT DES FABLES. 60

Le Lièvre et les Grenouilles 61

Le Renard et la Cigogne. 62

Le Coche et la Mouche 66

CHAP. III. — L'ESPRIT DES BÊTES. 69
Les Deux Rats, le Renard et l'Œuf. 70
Les Souris et le Chat-Huant. 71

CHAP. IV. — AMOUR DE LA FONTAINE POUR LES PETITS ET LES FAIBLES. 75

Les Deux Taureaux et Une Grenouille. . . . 76
L'Aigle et l'Escarbot. 77
Le Bûcheron et Mercure. 82
Le Loup et l'Agneau. 84
L'Araignée et l'Hirondelle. 86
Les Animaux malades de la peste. 89
L'Homme et la Couleuvre. 93
Le Paysan du Danube. 96

CHAP. V. — LA MORALE DE LA FONTAINE EST PARTICULIÈRE AUX PETITS ET AUX HUMBLES. . . 101

ETOURDERIE ET IMPRÉVOYANCE.

L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel. 103
La Tortue et les deux Canards. 105
Le Renard et le Bouc. 106
La Laitière et le Pot au Lait. 110
La Poule aux œufs d'or. 111
Le Héron. 113

VIGILANCE.

L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ. 115
L'Œil du Maître. 118

NE PAS JUGER LES GENS SUR LA MINE.

Le Cochet, le Chat et le Souriceau. 120

LA PRUDENCE EST LA MÈRE DE LA SURETÉ.

Le Chat et un vieux Rat. 122
Le Renard, le Loup et le Cheval. 126

ECOUTER SES PARENTS ET LES GENS D'EXPÉRIENCE.

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau. 128
Le Gland et la Citrouille. 130

VANITÉ.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle. 132
Le Corbeau et le Renard. 133
Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. . . 134
L'Ane et le petit Chien. 135
L'Ane portant des Reliques. 136
Le Mulet se vantant de sa Généalogie. . . . 137
La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf. 138
Le Geai paré des plumes du Paon. 141

FOLLE AMBITION.

Le Berger et la Mer. 143
Le Pot de terre et le Pot de fer. 145
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf. . . . 146
La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion. 148

ECONOMIE.

La Cigale et la Fourmi. 149
Le Vieillard et les Trois jeunes hommes. . . . 151

PATIENCE ET TRAVAIL.

Le Lièvre et la Tortue. 153
Le Laboureur et ses enfants. 157
Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le fils de Roi. 158

IL FAUT SE SOUTENIR LES UNS LES AUTRES ET ÉVITER LES LUTTES ET LES PROCÈS.

Le Chartier embourbé. 161
Le Vieillard et ses Enfants. 163
La Grenouille et le Rat. 165
L'Huître et les Plaideurs. 167
Le Chat, la Belette et le petit Lapin. 168
L'Ane et le Chien. 173
Les Grenouilles qui demandent un roi. 175
Les Membres et l'Estomac. 177

CHAP. VI. INSOLENCE ET FAIBLESSE DES GRANDS.

Le Chêne et le Roseau. 182
Le Lion et le Moucheron. 184

LES GRANDS ONT BESOIN DES PETITS.

Le Lion et le Rat. 185
La Colombe et la Fourmi. 186

LES PETITS PRÉFÈRENT LA MÉDIOCRITÉ.

Le Savetier et le Financier. 189

RÉSIGNATION A LA MORT.

La Mort et le Mourant. 194

CHAP. VII. — DE L'AMITIÉ.

COMMENT LA FONTAINE A SENTI L'AMITIÉ. 197

COMMENT LA FONTAINE A DÉPEINT L'AMITIÉ.
Les Deux Amis.. 205
La Parole de Socrate. 207
Les Deux Pigeons. 208
Philémon et Baucis. 211

CHAP. VIII. — VIEILLESSE DE LA FONTAINE. — SA MORT. 221

CONCLUSION.

LA DERNIÈRE PENSÉE DU POÈTE. 227

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

ET DE CONCORDANCE

DES FABLES CITÉES

AVEC INDICATION DES LIVRES (1) AUXQUELS CES FABLES APPARTIENNENT.

A

	Livres.	Pages
Aigle et l'escarbot (l').	II	77
Alouette et ses petits avec le maître d'un champ (l').	IV	115
Ane chargé d'éponges et l'âne chargé de sel (l').	II	103
Ane et le chien (l').	VIII	173
Ane et le petit chien (l').	IV	135
Ane portant des reliques (l').	V	136
Animaux malades de la peste (les)	VII	89
Araignée et l'hirondelle (l').	X	86

B

Berger et la mer (le).	IV	143
Bûcheron et Mercure (le).	V	82

(1) Les Fables de La Fontaine sont divisées en douze livres.

C

	Livres.	Pages.
Chartier embourbé (le).	VI	161
Chat et un vieux rat (le).	III	122
Chat, la belette et le petit lapin (le).	VII	168
Chêne et le roseau (le).	I	182
Cheval s'étant voulu venger du cerf (le). . .	IV	146
Chien qui lâche sa proie pour l'ombre (le). . .	VI	134
Cigale et la fourmi (la).	I	149
Coche et la mouche (le).	VII	66
Cochet, le chat et le souriceau (le).	VI	120
Colombe et la fourmi (la).	II	186
Corbeau et le renard (le).	I	133
Corbeau voulant imiter l'aigle (le).	II	132

D

Deux amis (les).	VIII	205
Deux pigeons (les).	IX	208
Deux rats, le renard et l'œuf (les).	IX	70
Deux taureaux et une grenouille (les). . . .	II	76

G

Geai paré des plumes du paon (le).	IV	141
Génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion (la).	I	148
Gland et la citrouille (le).	IX	130
Grenouille et le rat (la).	IV	165
Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf (la).	I	138
Grenouilles qui demandent un roi (les) . . .	III	175

H

	Livres.	Pages.
Héron (le).	VII	113
Homme et la couleuvre (l').	X	93
Huître et les plaideurs (l').	IX	167

L

Laboureur et ses enfants (le).	V	157
Laitière et le pot au lait (la).	VII	110
Lièvre et la tortue (le).	VI	153
Lièvre et les grenouilles (le).	II	61
Lion et le moucheron (le).	II	184
Lion et le rat (le).	II	185
Loup et l'agneau (le).	I	84
Loup, la chèvre et le chevreau (le).	IV	128

M

Marchand, le gentilhomme, le pâtre et le fils du roi (le).	X	158
Membres et l'estomac (les).	III	177
Mort et le mourant (la).	VIII	194
Mulet se vantant de sa généalogie (le). . . .	VI	137

O

Œil du maître (l').	IV	118

P

Paon se plaignant à Junon (le).	II	58
Parole de Socrate (la).	IV	207

	Livres.	Pages.
Paysan du Danube (le).	XI	96
Pot de terre et le pot de fer (le).	V	145
Poule aux œufs d'or (la).	V	111

R

Renard et la cigogne (le).	I	62
Renard et le bouc (le).	III	106
Renard et les raisins (le).	III	56
Renard, le loup et le cheval (le).	XII	126

S

Savetier et le financier (le).	VIII	189
Souris et le chat-huant (les).	XI	71

T

Tortue et les deux canards (la).	X	105

V

Vieillard et les trois jeunes hommes (le). . .	XI	151
Vieillard et ses enfants (le).	IV	163

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES GRAVURES.

Pages

Portrait de La Fontaine, d'après RIGAULT, gravé par EDELINCK. 4

REPRODUCTIONS DE FESSARD.

Le renard et la cigogne. 63
L'aigle et l'escarbot. 79
Le renard et le bouc. 107
Le chat et un vieux rat. 123
La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf. 139
Le lièvre et la tortue. 155
Le chat, la belette et le petit lapin. 171
Le savetier et le financier. 191

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

NDING SECT. JAN 3 1968 E.M.S-71
2289

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1812
F3

Faguet, Émile
La Fontaine

1